

Luc Blanchard

# **Opération humide 1**

Le squat de la rue des Caves

Éditions Studio graph

Déjà parus aux Éditions Studio graph

*Le Prisonnier de la Dive*

Gérard Blanchard

2004

*Hirondelles sur le web*

Serge Abiteboul et Luc Blanchard

2005

*Brosses et Malais, quartier sensible ?*

Luc Blanchard

2006

© Luc Blanchard, 2009

© Éditions Studio graph, 2009, pour la présente édition.

Couverture : peinture sur volet de Christophe Roujean, 1977,  
reproduite *in situ* en 4<sup>e</sup> de couverture.

Mise en page : Studio graph

Le texte du roman est disponible sous licence « creative commons »  
sur [www.studiograph.net](http://www.studiograph.net)

ISBN 978-2-9520709-0-4

EAN 9782952070904

*À Denis Le Parc,  
à sa fille Éva*



*« Depuis 1981, ce qui ne fut pas le cas auparavant et notamment durant la guerre d'Algérie, le chef de l'État s'est régulièrement opposé à des "neutralisations" – dans le cadre de ce qu'on appelle généralement les "opérations humides" ou les "actions-homos" – conduites, en France ou dans les pays limitrophes, par les services spéciaux français à l'encontre d'agents de soutien du terrorisme international. Plusieurs des « patrons » qui se sont succédé à la direction générale de la sécurité extérieure (DGSE) en ont fait, chacun, l'expérience.*

*Tous les services spéciaux sont organisés pour mener ce genre d'intervention, qui consiste à éliminer physiquement une "cible" humaine en évitant, si possible, que les autorités légales du pays puissent être impliquées dans l'opération. (...) »*

Extrait de l'article Jacques ISNARD  
paru dans l'édition du *Monde* du 21.08.1994



## Chapitre I

Le bureau du Vieux était tout à fait semblable à ce que j'avais imaginé. Dorures, bibliothèque, marqueteries, pour un peu je me serais cru dans une de nos bonnes vieilles séries B. Quelle idée aussi d'appeler Tordjman le Vieux ! Parfaitement à l'aise dans son costume gris, bien coupé, il n'avait rien du machiavélique papy qui pilote de derrière son bureau un service de contre-espionnage.

– Leguilchet, commença-t-il, je vous ai fait venir parce que vous arrivez au terme de votre formation. Une formation un peu particulière, expérimentale dirons-nous.

Il eut un petit sourire entendu. Un de ces sourires qui veulent dire « je sais que l'on se comprend ». Il est vrai que cette « formation » sortait des sentiers battus. Elle aurait pu s'intituler : devenir un parfait gauchiste en six mois. De Proudhon à Kerouac en passant par Castaneda et Lamber nous avons arpenté des chemins inhabituels pour des RG.

Tordjman ne marqua qu'une courte pause, son sourire était une ponctuation.

– Vous êtes un bon élément et j'ai décidé de vous envoyer effectuer un stage pratique en région parisienne. Vous avez habité la banlieue ouest, peut-être connaissez-vous Sèvres.

C'était à peine une question, plutôt une probabilité.

– C'est une petite ville de 20 000 habitants qui est passée à gauche en 1971, le maire est un de ces communistes de la vieille école que l'on s'attendrait plutôt à trouver du côté d'Argenteuil. Il est en butte à une rénovation que lui a léguée son prédécesseur et dont il n'arrive pas à se dépêtrer. Ce qui nous intéresse c'est qu'il a laissé s'installer dans un îlot du centre-ville un groupe de squatters.

Les squatters de la rue des Caves, le Vieux ne pouvait pas mieux tomber. J'avais fait du numéro de la revue Recherches « *Histoires de la rue des Caves* » mon livre de chevet, je m'étais même promis d'aller y jeter un coup d'œil la prochaine fois que j'irais à Versailles.

– Leguilchet, vous allez vous y infiltrer ! C'est une mission qui peut durer plusieurs mois. Je veux un rapport complet sur le squat. Je veux savoir qui y vit, leurs projets, leurs réseaux, tout.

Le Vieux se retourna, son téléphone venait de sonner.

– Oui très bien, qu'il entre.

– Je vais vous présenter monsieur Langlois, il vous en dira plus sur le contexte. C'est lui qui sera votre interlocuteur dans le service.

C'était la première fois que je rencontrais Langlois mais sa réputation l'avait précédé. Inspecteur parisien, spécialiste du mouvement communautaire, il devait intervenir prochainement dans l'un de nos séminaires. Il salua le Vieux et me tendit la main. Il avait la trentaine, les cheveux mi-longs, une veste de velours noir tombant sur un jean délavé.

Langlois paraissait très à l'aise avec le Vieux. Il demanda si je savais quel serait mon travail, le Vieux lui dit qu'il n'avait fait qu'introduire le sujet. Dès que nous nous fûmes assis de nouveau Tordjman reprit la parole.

– Nous vous avons trouvé un poste de professeur de musique à Ville-d'Avray et un studio à Boulogne. Vous emménagerez lundi, votre premier cours a lieu jeudi. Vous n'aurez que trois cours par semaine ce qui vous laissera du temps libre.

Du coin de l'œil j'observais Langlois. Après avoir roulé dans ses doigts un petit bout de carton il avait sorti de sa poche une boîte métallique et une pochette de papier à cigarette. Tout en écoutant le Vieux d'une oreille distraite, il avait calé son carton à l'extrémité d'une feuille gommée et roulait une cigarette. Quand il l'alluma une forte odeur de haschich se répandit dans le bureau. Langlois venait de se rouler un stick. Faisant comme si de rien n'était le Vieux continuait la description du dispositif

qu'il avait mis en place à mon intention. Je ne devais avoir aucun lien avec le service, c'était Langlois qui prendrait contact avec moi périodiquement. J'étais tenu à un rapport écrit par semaine et en cas d'urgence je pouvais téléphoner. Langlois inhala une longue bouffée et me tendit le stick.

– Vous fumez Leguilchet ?

– Oui, enfin... pas ça.

– Il va falloir vous y mettre Leguilchet. La théorie maintenant c'est fini, vous n'êtes plus à l'école.

Interloqué je regardais le Vieux. Il était parfaitement impassible. Son exposé terminé, il m'observait, laissant à Langlois le soin de conduire l'affaire à sa façon. Des volutes de fumée bleue s'élevaient de la main de Langlois. J'eus l'impression que l'on me demandait de sceller un pacte, de passer de l'autre côté du miroir. Pour accepter il me suffisait de tendre la main, si je ne le faisais pas ma mission s'arrêterait là, avant même d'avoir commencé. Je pris la petite fumée des mains de Langlois.

Il attendit que j'aie tiré deux bouffées avant de reprendre la parole.

– Klaus Croissant, ça vous dit quelque chose ?

– Oui, c'est l'avocat de la bande à Baader. Il est présumé complice des membres de la Fraction allemande de l'Armée Rouge. Il s'est réfugié en France pour échapper à la justice de son pays. La RFA demande son extradition et pourrait bien l'obtenir.

– Pour un début ça suffira, dit Langlois. Il se leva et me tendit une enveloppe en kraft.

– Il y a là-dedans tout ce dont vous aurez besoin, je vous reverrai dans quelque temps.

Le Vieux, lui aussi, s'était levé pour nous raccompagner à la porte.

– Encore une chose, dit Langlois, il y a à côté de la mairie de Sèvres un bistrot tenu par une femme que l'on appelle la mère Malpièce. Je vous conseille de commencer par là.

Fernande Malpièce ressemblait à n'importe quelle vieille femme. Pourtant, fichée derrière son bar elle semblait dominer le monde. Son tablier à carreaux bleus, son chignon serré, son corps lourd étaient les attributs de son rang. C'est peu dire qu'elle régnait, les lycéens formaient une cour autour d'elle. Pas de ces cours mielleuses agglutinées sur leur souveraine. Un cercle chaleureux formé d'enfants frondeurs, d'adolescents en passe de devenir des adultes. Ils la respectaient, elle les aimait, cela manifestement suffisait à leur bonheur à tous.

J'avais à peine pris le temps de déposer quelques affaires à Boulogne tellement j'étais pressé d'être à pied d'œuvre. De trouver le premier brin susceptible de m'aider à démêler l'écheveau qui s'était formé dans ma tête. Quelle était cette mission qui m'était confiée ? Quel en était l'enjeu ?

Rien ne m'avait été dit et l'enveloppe kraft de Langlois ne renfermait que des informations pratiques, adresse de mon studio, contact au conservatoire de Ville-d'Avray...

Ma traversée du miroir ressemblait fort à une chute libre. Langlois m'avait sans doute tendu une perche en m'interrogeant sur Croissant. A moins qu'il ne se fût agi d'un test, d'un deuxième test, assez facile d'ailleurs, depuis une semaine les journaux ne parlaient que de ça. Je ne pouvais répondre à toutes ces questions qu'en avançant. Je sortis du café, d'après mon plan deux cents mètres me séparaient de la rue des Caves, j'allais pouvoir vérifier si la représentation que je m'en étais faite résistait à l'épreuve du réel.

Vue de l'église, la rue des Caves apparaît comme s'enfonçant au coeur d'un village fortifié. Isolé par des terrains vagues du reste de la ville, l'îlot semble sur la défensive. Une énorme bâtisse dresse des tours crénelées derrière un haut mur d'enceinte et en commande l'accès. Je n'aurais pas été autrement surpris de voir des hommes d'armes s'avancer à ma rencontre mais la rue était déserte. Seule une Marianne en bronze me fixait de ses yeux aveugles.

## ÉGALITÉ

1789 DÉCLARATION DES DROITS DE L'HOMME

1792 PROCLAMATION DE LA RÉPUBLIQUE

LA CONVENTION SAUVE LA FRANCE

1848 RÉPUBLIQUE, DÉFENSE NATIONALE

## FRATERNITÉ

SERVICE MILITAIRE OBLIGATOIRE POUR TOUS LES FRANCAIS

## LIBERTÉ

INSTRUCTION OBLIGATOIRE GRATUITE ET LAÏQUE

MONUMENT ÉLEVÉ PAR SOUSCRIPTION PUBLIQUE

14 JUILLET 1881 – 1882

En trois enjambées j'avais contourné Marianne, remonté le temps et retrouvé la République des origines.

– C'est par les couilles qu'on les pendra les capitalistes et les communistes. Ouais ! mon p'tit gars, comme en 89 les aristocrates à la lanterne !

Un gnome avait surgi de derrière la statue. Une casquette de marin vissée sur une barbe poivre et sel. Trois doigts déformés par l'arthrose et une paire de cuissardes.

– Tu verras mon p'tit gars, on va les baiser les profiteurs. On va les baiser profond ! Tout en parlant, il avait raccroché le guidon de son vélo et s'était laissé glisser jusqu'à la Grande rue. Il traînait derrière lui une remorque en planches jonchée de sangles et de longues cordes. Trop interloqué pour réagir je le regardai s'éloigner, un éclat de rire me fit revenir sur terre.

– La première fois, bien sûr, ça surprend.

Une fille me regardait amusée. Elle avait un casque de cheveux rouges et une longue robe assortie. Les pieds nus dans des sandales de cuir à lacets, une chaînette d'or au pied gauche.

– Lui c'est Cageot, il ne manque jamais une occasion de faire son numéro, et toi comment tu t'appelles ?

– J'étais en train de regarder la Marianne, je ne l'ai pas vu venir, c'est vrai ça surprend... Je m'appelle Philippe.

– Je t’ai vu tout à l’heure chez Malpièce, tu admires nos monuments ?

– Oui, enfin je n’ai pas encore vu grand chose. J’arrive du Sud je vais être prof à côté.

– Au lycée ?

– Non, à Ville-d’Avray.

– Alors c’est vrai tu visites. Et bien Philippe tu n’as qu’à suivre la guide, je vais te faire un brin de conduite.

Sans attendre ma réponse elle sauta du trottoir et fit quelques pas. Je me mis à la suivre.

Elle désigna d’abord le grand mur d’enceinte que j’avais remarqué tout à l’heure.

– Là ce sont les Brasseries de la Meuse. Grâce à elles la rue des Caves est connue dans le monde entier. En tout cas par les buveurs de bière.

A nouveau elle éclata de rire. Cette fille était en train de se payer ma tête.

– C’est très sérieux.

Elle avait une bouche immense, qui lui mangeait toute la figure. Une bouche extrêmement mobile qui changeait sans cesse d’expression. Les mains le long du corps elle parlait avec sa bouche.

– Sur les canettes de Kro il y a une petite mention en lettres dorées : « *Brasseries de la Meuse, 4-6, rue des Caves, Sèvres.* » Et bien le 4-6 rue des Caves c’est ici.

Je gonflai ma voix et pris l’accent du Sud-ouest pour déclamer :

– Entre la République guerrière et laïquarde et la petite mousse ravageuse s’ouvre la rue des Caves. N’oubliez pas le guide, cong !

– LA guide, tu ne peux pas être le guide, tu n’as encore rien vu.

Elle eut en disant cela un demi-sourire, une sorte de clin d’œil furtif. La situation était cocasse, depuis mon entrevue avec Langlois j’avais imaginé des dizaines de stratégies pour entrer en contact avec les habitants de ce quartier et voilà qu’une heure à peine après mon arrivée je plaisantais avec l’une d’elles. Car

cela ne faisait aucun doute, ma guide habitait là. C'est ce qui expliquait son aisance, elle était dans son domaine, entourée d'amis, en sécurité.

– Ici c'est le 5, le territoire de Louis que tu as rencontré tout à l'heure. Les carcasses de poulets et les têtes de poissons sont pour ses chiens, quant aux cageots c'est son gagne-pain, c'est ça qui lui vaut son surnom. Il les récupère sur les marchés, les stocke et les revend en gros.

Deux piles de cageots faisaient face à l'immeuble qu'elle me désignait, la rue était jonchée de détritrus, mais la bâtisse captait toute mon attention. Elle était tapissée d'écriteaux, de textes enflammés bien dans la manière de ce que j'avais entendu tout à l'heure. Sans plus de commentaire mon hôtesse s'était accoudée au rebord d'une fenêtre qui ouvrait sur la rue.

– Salut Fred.

– Bonjour, mon amour.

– Je te présente Philippe, il arrive du Sud, Louis lui a fait son petit numéro, s'il continue il va nous faire passer pour des sauvages.

Un garçon hirsute passa la tête par la fenêtre et me dévisagea en souriant.

– Cageot, au fond, il n'est pas méchant, juste un peu pénible... surtout pour ses voisins. Vous entrez prendre un « tea ».

– Pourquoi pas, tu viens Philippe ?

Sans attendre ma réponse elle enjamba le parapet et sauta dans l'appartement. La pièce n'était que faiblement éclairée par la lumière de la rue. Assise en tailleur sur une sorte de natte en tissu grossier, une petite brunette sortait déjà des bols de sous la table basse. Tandis que j'entrais Fred fit les présentations.

– Annette, tu connais Sophie ? Elle était avec moi en Afrique.

Annette, maintenant je connaissais son nom, moi je l'aurais plutôt appelé « Bouche dorée ». Une fois encore elle souriait mais maintenant son sourire voulait dire « je la connais l'histoire que tu vas raconter, mais vas-y, je l'aime bien cette histoire. J'aime

bien la façon dont tu la racontes. » Elle s'était accroupie à côté de Sophie et lui passant le bras autour du cou l'avait embrassée. Sophie eut alors un geste que je n'avais jamais vu auparavant mais qui semblait lui être parfaitement naturel. Sa main vint effleurer son coeur et s'ouvrir paume tendue à Annette. Elle portait un boubou chamarré largement échancré qui, une seconde, s'était entrouvert sur un sein rond et ferme.

– Onze mille kilomètres, de la rue des Caves au Golfe de Guinée, en Flandria *Comet 4...*

Fred avait commencé son récit et je n'arrivais pas à détacher mon regard des deux femmes. J'étais sûr qu'elles ne se connaissaient pas et pourtant une vraie intimité s'était d'emblée installée entre elles. Elles étaient assises très près l'une de l'autre, ouvertes, extraverties, sensibles. Elles écoutaient Fred ou plutôt elles étaient avec lui et partageaient son enthousiasme. De temps à autre Sophie intervenait, racontait une anecdote, ajoutait un détail, mais il paraissait entendu que c'était Fred qui racontait l'histoire. Il parlait de l'esprit des gens du désert, des villes arabes, des ruines romaines et de sa Flandria. Du cadre fendu à El Djun, des bricolages de fortune, de la pureté des nuits, des pistes interminables, de son amour pour Sophie et de ses coups de foudre pour toutes les autres. Mon regard vagabondait maintenant dans la pièce, à droite de la fenêtre s'amorçait un étroit couloir tendu de tissu africain. Je distinguais l'embrasement d'une porte qui était probablement celle par laquelle nous aurions dû entrer et une deuxième pièce fermée par un rideau de perles, comme ceux que l'on voit l'été à l'entrée des mas provençaux. Prolongeant le couloir à angle droit un escalier de meunier permettait d'accéder à une mezzanine. Immédiatement derrière l'escalier, la pièce s'étirait donnant l'impression que deux volumes s'étaient encastrés l'un dans l'autre. Le premier, dans laquelle nous nous trouvions, servait de salon, le second, plus étroit de cuisine. Encore qu'il n'y eut ni table ni buffet, juste une étagère de fortune faite de briques et de planches grossières, un évier à deux bacs et une cuisinière à gaz. Accrochées à même le

mur, au-dessus de la cuisinière, deux poêles et trois casseroles aux culs noircis. Un tout petit minimum pensais-je en moi-même. Il n'y avait rien de trop dans cet appartement, Fred ne ramenait pas d'Afrique les masques primitifs qui justifient d'ordinaire ce type de quête. Son Afrique à lui, il l'avait dans la tête, c'était la preuve de son absolue liberté. Je m'étonnais même qu'il soit parti avec Sophie, mais peut-être étaient-ils suffisamment fondus l'un dans l'autre pour ne jamais se contraindre. Si j'en croyais mes yeux, la complicité dont faisaient preuve Sophie et Annette témoignait elle aussi d'une grande liberté. En lisant *Histoires de la rue des Caves*, j'avais tenté de me représenter les formes tangibles que pouvait prendre cette liberté revendiquée à chaque page. Elle avait des aspects matériels, pas de loyer, pas d'horaires contraignants... La liste des « pas » pourrait être longue, la liste des « avec », par contre, était moins facile à arrêter, j'étais en train de comprendre pourquoi. Elle était faite de frôlements, d'attitudes, d'une certaine façon de se mouvoir dans l'espace, de sourire.

Elle était faite aussi de pauvreté, de volonté, d'audace. Cette liberté qui m'avait longtemps paru abstraite, trop compliquée, trop subtile, je la touchais du doigt.

– Tu t'y connais en brelle ? Fred avait dû sentir que je m'évadais du récit et raccrochait les wagons.

– Un peu. D'ailleurs j'en cherche une en ce moment, pour se déplacer par ici, les transports en commun, c'est pas très commode ! Une petite *Comet 4* m'irait comme un gant, même si elle a cent mille km.

– Je connais quelqu'un qui a ce qu'il te faut. C'est pas la *Comet*, elle, je l'ai laissée en Afrique, mais c'est aussi un gros tank. Tu sais, Annette, celle de Buch, je l'ai vue hier, il cherche à la vendre.

Si tu veux je t'y conduis.

– D'accord.

– Moi je vais remonter, dit Annette, à ce soir, vous verrez je vais vous étonner.

– Tu te déguises en amazone ? Joignant le geste à la parole Fred avait serré à deux mains son sein gauche en grimaçant de souffrance.

– Tu verras bien, vieux pervers.

Annette s'était levée.

– Je t'accompagne, dit Sophie en se levant à son tour, je ne sais pas quoi me mettre, tu m'aideras.

Bouche dorée, sur le seuil de la porte, lança du bout des doigts un baiser à Fred. Ses yeux croisèrent les miens, elle esquissa un au revoir et dit :

– Changement de guide, changement de décor ! à bientôt Philippe.

Il était cinq heures, le quartier s'était animé, un groupe de lycéens descendait la rue en courant. Des cols blancs quittaient la Meuse. Des ménagères se pressaient, une flopée de gamins accrochés à leurs basques. Fred redescendit la rue mais sans aller jusqu'à la statue de Marianne. Il y avait un passage, que je n'avais pas remarqué, entre deux immeubles. Une fois dans la Grande rue il tourna à droite, comme pour contourner l'îlot. Le terrain vague que j'avais vu tout à l'heure était très étendu. C'était tout un quartier, en plein centre-ville, qui avait été rayé de la carte et qui, au fil des années, s'était transformé en parking sauvage. A son extrémité, jouxtant le commissariat, un café flambant neuf servait de tête de pont à un nouveau quartier. Dans la partie qui s'était jouée là les démolisseurs avaient eu le dessus et il s'en était fallu de peu que tout le centre ville y passe. Les constructeurs, eux, s'étaient arrêtés en cours de route, sans doute lassés de cette partie trop inégale. Séparant la vieille ville du nouveau centre, la Grande rue obliquait un peu sur la gauche tandis que, gravissant la colline, la rue de Ville-d'Avray me révélait la face arrière de l'îlot. Une bâtisse aussi imposante que les brasseries de la Meuse s'élevait au ras de la rue comme un rempart. Tout en haut de l'édifice, coulé dans la masse, six lettres de béton annonçaient la couleur dans un pur style art-déco : « CINEMA » Le 7<sup>e</sup> art avait visiblement déserté l'endroit depuis bien longtemps,

mais le rempart était resté en place. De l'autre côté de la rue, les palissades cachait mal les herbes folles. Les démolisseurs avaient léché l'îlot de toutes parts avant de retirer leurs engins.

Sans prêter la moindre attention à ce décor familier, Fred traversa la rue de Ville d'Avray, s'enfonça sous un porche. Une lourde grille en fer forgé aurait dû interdire l'accès du passage. En fait elle était réduite à un rôle symbolique mais qui m'apparut comme particulièrement efficace. Rouillée, écaillée, noircie par la crasse elle disait très bien : cet immeuble est abandonné, si vous y pénétrez, vous quittez la ville. Ce territoire n'est plus balisé, n'est plus policé...

Malgré moi je repensais au passage de l'autre côté du miroir. J'eus comme une ultime hésitation. Fred ne pouvait pas s'en être aperçu, pourtant, comme hésitant à son tour, il se retourna vers moi et me demanda d'attendre cinq minutes. Il allait voir si « Buch » était là.

Fred avait emprunté une cage d'escalier qui se trouvait immédiatement à droite de l'entrée. Je m'y engageai à mon tour et allumai une cigarette. Je n'avais pas fumé depuis plusieurs heures, le goût âcre de la Gitane me fit du bien. Face à moi, scotchée sur le mur vert bouteille, une coupure de journal attira mon attention.

*« Violence et brutalité.*

*Violence et vie sont à peu près synonymes. Le grain de blé qui germe et fend la terre gelée, le bec du poussin qui brise la coquille de l'oeuf, la fécondation de la femme, la naissance de l'enfant, relèvent d'accusation de violence. Et personne ne met en cause l'enfant, la femme, le poussin, le bourgeon, le grain de blé.*

*Le procès qui est fait à la RAF (Rote Armee Fraktion), le procès de sa violence est bien réel, mais l'Allemagne fédérale et, avec elle, toute l'Europe et l'Amérique veulent se duper (...) La brutalité prend donc les formes les plus inattendues, pas décelables immédiatement comme brutalité : l'architecture des Hlm, la bureaucratie, le remplacement du mot-propre ou connu par le chiffre, la propriété (...)*

*Nous devons à Andreas Baader, à Ulrike Meinhof, à Holger Meins, à la RAF en général, de nous avoir fait comprendre, non seulement par des mots, mais par leurs actions, hors de prison et dans les prisons, que la violence seule peut achever la brutalité des hommes (...)* »

Jean Genet, l'auteur de ce panégyrique, en dépeignant les sociétés démocratiques comme brutales et totalitaires légitime le terrorisme, ultime recours contre la tyrannie. Un argument des plus classiques, pensai-je. L'article paru dans *Le Monde* était daté du 2 septembre, quelques jours plus tard Hans Martin Schleyer, le président du patronat allemand, avait été enlevé tandis que quatre autres personnes présentes étaient assassinées. La « stratégie de la tension » gagnait chaque jour du terrain et l'appui moral de certains intellectuels, comme Jean Genet, n'y était pas pour rien.

La lumière blafarde qui baignait la cage d'escalier s'éteignit brusquement, à tâtons je cherchai la minuterie quand j'entendis un pas lourd dans l'escalier. Un homme à la voix nasillarde jurait, s'en prenant à la minuterie pourrie et à l'escalier casse-gueule. Quelques secondes s'écoulèrent avant que je trouve comment rallumer la lumière. Devant moi se tenait un homme d'une vingtaine d'années muni de deux gros jerricans de plastique.

– Qui t'es, toi ? me demanda t-il en me toisant du haut des trois marches qui lui restaient à descendre.

– Un copain de Fred, on est venu voir Buch.

– Eh ben qu'est-ce que t'attends pour monter ?

– Fred est allé voir si Buch est chez lui.

– Il est là, collé à son sax comme d'habitude, tiens, ouvre-moi la porte.

– Qu'est-ce que tu fais avec ces bidons ?

– T'es de la police ? gargouilla-t-il en passant devant moi.

– Oui, enfin Renseignements généraux. Il se retourna, ma réponse l'avait surpris.

– Quel service ?

– Lutte anti-terroriste. Il me dévisagea un instant et me

gratifica d'un large sourire. Je souris à mon tour et du menton lui désignai l'article sur le mur.

– C'est ta littérature qui me donne des idées.

– Tu as lu l'article de Genet. Il a tout compris ce type, peut-être un poil trop pro soviétique mais bon, personne n'est parfait.

– Moi qui croyais que Genet se bornait à mettre en scène la misère des marins homo, quel choc !

– Te moque pas, il s'est occupé de la pétition pour Croissant et presque deux cents personnalités l'ont déjà signée : Régis Debray, Kiejman, Sartre... Ça va faire un sacré foin. Ils disent que les droits de la défense ne sont plus assurés en République fédérale. Ils disent que des dizaines de camarades sont en prison et qu'on leur refuse la visite de leurs avocats. Ils parlent des interdictions professionnelles et eux on les écoute. Peut-être qu'avec ça les gens vont comprendre qu'il n'y a pas de démocratie en Allemagne. Pas plus d'ailleurs qu'en Espagne ou qu'en France.

– Bon, je me rends à tes arguments, va pour Genet. Et alors ces bidons qu'est-ce que t'en fais ?

– Je vais chercher de l'eau, gros malin ! D'habitude dans les jerricans qu'est-ce qu'on met ?

– Eh, Philippe, tu montes. Je passai la tête par la rambarde de l'escalier, trois étages plus haut Fred me faisait de grands signes.

– Voilà, il ne restait qu'à faire les présentations, moi c'est Gégé, à la revoyure.

– D'accord, à la prochaine fois. La porte se referma et au même instant la lumière s'éteignit à nouveau. Cette fois je trouvai sans peine l'interrupteur et sans trop m'aider de la rambarde branlante, j'enfilais les étages. Aux côtés de Fred se tenait un garçon émacié, ses longs cheveux blonds qui encadraient des yeux très bleus tombaient dru sur un Marcel finement côtelé. Je serrai la main qu'il me tendait et les suivis dans un appartement tout au fond du couloir.

– Alors tu es un copain d'Annette et tu cherches une mob. Buch ne perdait pas son temps en périphrases.

– Oui, Fred m'a dit que tu en vends une.

– C'est une Motobécane, elle n'est pas de toute première jeunesse mais elle vaut bien la *Comète 4* de madame Tortorin. Fred s'était assis sur le matelas qui tenait lieu de banquettes et sans plus s'intéresser à nous s'était mis à rouler un cône. Je repensais à Langlois « vous n'êtes plus à l'école, Leguilchet, il va falloir vous y mettre. » Fred préparait son mélange avec la précision d'un barman, un tiers de Martini, un tiers de Gin... une pincée de H, deux tiers d'herbe...

– Le carburateur est un peu encrassé, il faut sûrement changer les bougies, mais après une petite révision elle pètera le feu.

Buch était tout à son affaire et ne prêtait aucune attention à ce qu'était en train de faire Fred. Dès qu'il eut fini d'usiner, celui-ci nous rejoint.

– C'est une sévrienne, un peu faiblarde mais j'ai ajouté de quoi lui donner un peu de corps, vous avez fait affaire ?

– On va aller voir la bête, mais avant je fais réchauffer le café. Buch avait installé sa « cuisine » dans un coin de la pièce. Un simple évier sur lequel étaient empilés trois gros jerricans. Une cuisinière qui du temps de sa splendeur avait dû être orange. Une étagère de planche brute montée sur deux rangées de briques, la cuisine s'arrêtait là.

Fred qui avait allumé son joint me le tendit, j'inhalai une bouffée profonde, mais sans la bloquer au fond de mes poumons. L'odeur de la ganja emplissait déjà la pièce. Fred, en familier de la maison, prit sur une étagère trois tasses dépareillées et les posa sur une table ronde qui faisait face à la fenêtre. Après avoir tiré une deuxième barre je fis tourner le joint, Buch le prit sans quitter son café de l'oeil.

– « Café bouillu, café foutu », dit-il sentencieusement.

Il guettait le frémissement du liquide, l'apparition de la petite mousse blanche, ultime signal avant lequel le café est tiédasse et après lequel il est brûlé. Imperceptiblement la pièce glissait dans l'obscurité, la nuit tombait déjà, on distinguait moins nettement les contours des choses. Fred alluma une bougie et la posa sur la table.

– J’ai croisé un mec dans l’escalier, il s’appelle Gégé, il habite ici ?  
– Oui, plus ou moins, tu sais ici c’est du précaire, dit Fred, c’est une sorte de pied à terre. Gégé par exemple il n’est là que pour quelques jours, peut-être pour quelques semaines. Son vrai port d’attache, c’est Saint-Hippolyte dans le Gard. Buch, lui, ne va pas tarder à s’installer dans la rue !

Voyant mon étonnement Buch précisa.

– Enfin, en face, rue des Caves.

Le stick m’était revenu, j’avais de la fumée plein la tête, un petit nuage coincé au fond de la gorge irriguait mon cerveau. La sensation n’était pas désagréable si ce n’est peut-être, par moments, une légère nausée. Ma perception des choses était en train de changer. J’avais l’impression de regarder avec plus d’acuité mais de ne voir qu’une chose à la fois comme si mes yeux ne me permettaient plus aucune profondeur de champ. Le temps aussi me jouait des tours, chaque seconde se repliait sur elle-même, pleine et entière, concentrée comme une bulle de savon.

Je vivais une succession de moments finis, naturellement reliés les uns aux autres. Chaque instant se saturait d’événements imperceptibles, chaque seconde apportait sa moisson d’impressions, de sensations nouvelles. Même le café, que Fred avait servi, s’était coloré de parfums nouveaux. Son amertume m’entraînait dans les souks de Fez, m’illuminait de son faste oriental. J’avais pénétré dans un autre espace-temps dans lequel l’atmosphère se fluidifiait. Fred me ramena sur terre.

– Tu viens à la fête ce soir ?

– Je ne savais pas qu’il y avait une fête.

– Quoi, Annette ne t’a rien dit ! ça va être un bastringue d’enfer. La cour du 25 s’est hérissée de tours de carton, le tout Sèvres sera là. Mais attention, c’est costumé. Moi, j’ai tout le nécessaire, ce soir « Fred l’Africain » n’aura pas volé son surnom. Je me suis même taillé un guidon de *Comète 4* dans un baril de lessive.

Tout en disant cela Fred s’était redressé, l’oeil survolant les

crêtes, les mains crispées sur son terrible engin. Buch partit d'un retentissant éclat de rire. Je lui emboîtais le pas, Fred ne tarda pas à nous rejoindre. Nous ne pouvions plus reprendre notre souffle. C'est à ce moment-là que Gégé poussa la porte. Il ployait sous le poids de deux énormes jerricans. D'un coup d'épaule il se débarrassa de sa charge et, soufflant comme un bœuf, nous rejoignit à la table.

– Alors les brothers, on plane.

Mon rire se figea, Gégé avait parlé d'un ton dur, lourd de sous-entendus, de menaces. Tout à l'heure dans l'escalier je ne l'avais pas bien vu. Les yeux enfoncés dans les orbites, le visage piqué de barbe, encadré par des cheveux noirs et raides. Il me fit penser à un commissaire politique, inquisiteur de la pensée. Je lisais dans ses yeux qu'il m'avait percé à jour. Je m'étais cru malin en fanfaronnant sur le thème des brigades anti-terroristes. Son sourire, que j'avais voulu croire amical, complice, était en fait celui de quelqu'un qui se félicite de sa perspicacité. Dès la première seconde il avait compris que je n'étais pas là par hasard. Il n'était pas dupe de ma prétendue amitié avec Fred, de mon innocence, de mes questions.

– Votre copain a pas l'air dans son assiette.

Ça y est il donnait l'alerte. Fred et Buch se retournaient vers moi. Il fallait absolument que je garde mon sang-froid, que je maîtrise mes jambes qui flageolaient. Ma main se crispa sur le rebord de la table.

– C'est rien, mais je n'ai rien mangé depuis ce matin, alors le stick à jeun...

– T'en fais pas mon pote, ça va passer. Allonge-toi là, ça va passer.

Il n'avait plus du tout l'air agressif. Une bulle d'espace-temps se refermait. La situation m'apparaissait maintenant de manière objective. Tellement objective que mon regard semblait s'être porté en dehors de moi. J'observais une scène à laquelle participait un ersatz de moi-même. Je m'étais levé, suivant les conseils de Gégé je me dirigeai vers un matelas posé à même le

sol dans un angle de la pièce. Pour dédramatiser la situation je fis une remarque sur la puissance du shit de Fred mais tout le monde m'avait déjà oublié.

– J'ai croisé Véro Nug au pied de l'escalier, dit Gégé, elle allait à la Laverie excitée comme une puce. Je ne sais pas ce qu'elles trafiquent au 28 mais la maison des femmes porte bien son nom.

– Annette avait aussi l'air très excitée, renchérit Fred, elle a une pêche terrible, tu sais qu'elles vont refaire le toit de l'immeuble. Doumé a pris Nono comme conseiller technique, ils ont récupéré des rouleaux d'allu-vert, du goudron et je crois qu'ils attaquent ça la semaine prochaine. C'est gonflé, non ?

– Ouais, c'est gonflé, mais au 28 elles ont l'eau et l'électraque qui viennent du 22... du bateau amiral. Alors forcément ça ouvre des perspectives.

Je m'emmêlais complètement avec ces numéros. Le 28, la maison des femmes, le 22, navire amiral. La laverie, la boucherie... des plans fantasmagoriques s'ébauchaient dans ma tête. Je me représentais ces immeubles flottant au milieu d'un immense océan. Une rue suspendue, fragile passerelle pavée, les rattachait les uns aux autres, mais je ne voyais aucune porte permettant d'accéder à ce labyrinthe. Les façades abruptes plongeaient leurs fondations dans l'eau sombre, interdisant toute intrusion. J'entendais bien des rires, des cris, des mots mais indistincts, confus, comme hachés par un vent violent. Là-haut, sautant d'un point de la passerelle à l'autre, des femmes-fleurs s'entraînaient dans une ronde folle. Subitement le visage de Bouche dorée s'imprima sur l'image, elle avait peint sur son front un lys immense, une fleur éclatante qui plongeait ses racines jusqu'au creux de ses reins. Elle était nue jusqu'à la taille, un long pagne glissant le long de ses cuisses jusqu'au sol. C'était elle la porte, le passage. J'aurais dû continuer de la suivre. Ne pas accepter qu'elle m'abandonne dès la première pièce du labyrinthe. Sans elle jamais je ne parviendrais au cœur du dispositif, à la pompe qui impulsait toute cette énergie vitale. Pourtant quelque part dans ce dédale j'entendais battre un cœur. Peut-être celui d'un

seul être, qui par son charisme arrive à faire croire qu'il est possible de déplacer les montagnes. Je voyais une sorte de Marcel Barbu, capable, tout en structurant les maquis du Vercors, d'inventer les communautés de travail. Je voyais Charles Péguy fonder le journal vrai, faire le coup de poing avec les Dreyfusards... Ici aussi il y avait quelqu'un et c'est lui qu'il me fallait découvrir, c'était ça ma mission. Parvenir à l'approcher, à gagner sa confiance et savoir quelles étaient ses intentions. Ami ou ennemi ?

La bulle à nouveau se refermait. Combien de temps avait duré mon rêve ? Était-il possible qu'il n'ait duré qu'une fraction de seconde ? Pourtant tout était si complet, si net. J'aurais pu décrire jusqu'aux couleurs dont se purléchaient les façades. Alors combien de temps ? La nuit, c'est sûr, était tombée maintenant. Les femmes fleurs se préparaient là-haut dans la maison des femmes. Véro Nug, Annette, Doumé sous l'oeil du grand Nono. Fred aussi était fin prêt, déjà sa *Comète 4* surfait sous les sunlights. Bleu, blanc, noir ; blanc, noir, blanc, noir, les vers de Nougaro me traversaient l'esprit. Bulle dans la bulle, fulgurante et évanescence à la fois.

La vision de cette multitude de bulles glissant en un millionième de seconde à la surface de mon cerveau m'oppressa au point que je rouvris les yeux. La nuit était complètement tombée. A la lumière d'une ampoule nue Gégé, Fred et Buch discutaient en faisant tourner un pétard.

– Comment peut-on avoir l'électricité et pas l'eau ?

J'avais posé la question à voix haute et les trois paires d'yeux se tournèrent vers moi.

– Si on te le demande, t'as qu'à dire que tu ne sais pas, répondit Fred le moment de surprise passé et puis, comme amusé d'attraper la balle au bond, il pinça l'air avec ses doigts. C'est les pinces mon vieux. Deux pinces placées sur les bons fils et tu passes l'hiver au chaud. C'est pas compliqué.

– En effet, c'est pas compliqué, répétais-je en mimant son geste, deux pinces sur les bons fils.

– Bon, faudrait peut-être bouger, proposa Gégé en se levant.

On n'a qu'à passer à la laverie prendre Agnès et Marie.

– Ok, dit Fred, on t'emmène Philippe ?

– Et pour la mob, comment on fait ?

– Te bile pas, c'est sur le chemin, dit Buch en enfilant une veste de laine deux fois trop grande pour lui.

A mon tour je me levai en m'appuyant au mur pour être sûr de conserver mon équilibre. J'avais faim. En fait je n'avais quasiment rien mangé depuis le matin.

– Tu n'aurais rien à cracotter, demandai-je à Buch ?

– Si, attends, on va t'arranger ça, dit-il en s'approchant d'un vieux frigo dont il tira une boîte de camembert. Le pain n'est pas trop frais mais la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

– Oui, et pierre qui roule n'amasse pas mousse.

– Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

– Il ne faut pas lâcher la proie pour l'ombre.

– Un homme averti en vaut deux.

– Ventre affamé n'à point d'oreille. Tiens voilà ton sandwich.

Je vois que je ne suis pas le seul à apprécier la sagesse populaire, conclut Buch.

– Je peux tenir des heures à ce jeu-là.

– Bon, on y va, dit Gégé qui commençait à s'impatienter.

– Voilà, voilà, tu permets que je nourrisse les troupes et puis je suis en plein business, j'ai une mob à vendre moi. Gégé sourit, et tout en croquant à belles dents dans mon pain dur, je suivis le mouvement. Quelques minutes plus tard nous avions regagné la ville. Dans le prolongement de l'immeuble que nous venions de quitter, un escalier de pierre s'enfonçait dans la nuit. Fred s'y engagea le premier, gravit quelques marches et poussa sans ménagement une porte de fer.

En entrant je remarquai un pochoir tatoué sur la porte : « Lézard associé ». Les caractères bâtons servaient d'assise au reptile dont la silhouette n'avait rien de paresseux. S'agissait-il d'un lézard ou d'un serpent ? D'une paisible association regroupant des artistes au solide sens de l'humour ou du nom

de code d'une ruse de guerre ? Je me souvenais avoir lu dans le numéro de Recherches que des immeubles avaient été loués à la ville par des associations, mais il s'agissait de la rue des Caves. En entrant à la Laverie je m'en éloignais encore.

La maison était curieuse. Passée la porte une minuscule courette, quasiment plongée dans l'obscurité, commandait un escalier très raide par lequel on accédait à une terrasse. Elle était bien éclairée par le lampadaire de la rue. Sa lumière jaune accrochait les branches d'un arbre et projetait sur la façade d'étranges calligrammes. De cette terrasse, qu'un mur dissimulait aux regards, on pouvait entrer de plain-pied dans la maison. La porte visiblement trop petite pour le chambranle avait été prolongée par une planche, ce qui lui donnait un air de guingois. Plusieurs fenêtres étaient condamnées par des cartons et le crépi lépreux prouvait la déshérence. Fred, sans prendre la peine de frapper, poussa la porte et adressa à la cantonade un retentissant « Salut les filles ». En fait de filles, il n'y en avait qu'une. Ses yeux étaient dissimulés derrière un loup de velours noir mais sa bouche, je l'aurais reconnue entre mille. Bouche dorée, bouche d'ange, c'était Annette. Elle s'était lovée dans une robe de satin fendue très haut sur la cuisse. Si elle avait eu les jambes nues cette robe lui aurait donné un charme exotique, malgré ses cheveux rouges elle aurait pu passer pour une sage Eurasienne. Ses bas suffisaient à la transfigurer. Des motifs ajourés glissaient, s'entremêlaient jusqu'au-dessus du genou puis s'éclataient en flammèches qui lui léchaient la peau. La fente alors se rétrécissait, la soie marquait la cambrure des reins, la rondeur des fesses. L'Eurasienne n'avait plus rien de sage, elle irradiait, je sentis une boule de chaleur m'empoigner le ventre.

– Philippe, tu es encore là, ça tombe très bien ce soir tu seras mon mentor. Viens, dit-elle. J'avançai, pris la main qu'elle me tendait et me laissai conduire jusqu'à une chaise où elle me fit asseoir. Sur une table, éparpillés autour d'une énorme trousse, des crayons de maquillage, des lotions, des poudres, témoignaient que nous venions de surprendre Bouche dorée en pleine alchimie.

Sans hésiter elle plongea la main dans un bol rempli d'un liquide translucide et me la passa dans les cheveux, les rejetant en arrière. Plusieurs fois elle recommença l'opération se servant de ses doigts comme d'un peigne. Une fois mon front bien dégagé elle prit sur la table un crayon rouge et traça un signe entre mes yeux.

– Avec ce troisième oeil, dit-elle, ce sera toi le guide.

Tout en parlant elle s'était reculée pour mieux juger de l'effet obtenu. Puis elle me tendit un morceau de miroir qui traînait sur la table.

J'avais l'étoile rouge de la RAF au beau milieu du front.

Abandonnant la Laverie nous avions rejoint la rue de Ville-d'Avray, longé le cinéma, les grilles en fer forgé d'une propriété qui avait dû être superbe, quelques boutiques, un restaurant et nous nous étions engagés dans une étroite sente pavée. Elle attaquait la colline à angle droit et montait raide sur plusieurs dizaines de mètres. Engagé dans l'étroit couloir à la suite de Bouche dorée, j'eus envie de reculer, tout allait trop vite. Depuis le début de l'après-midi je n'avais cessé de m'enfoncer plus profondément dans la rue. Sans même en avoir parcourue un tiers, elle m'avait aspiré. Il m'avait suffi de sauter à travers la première fenêtre pour être happé par un tourbillon, je ne parvenais pas à reprendre mon souffle. Derrière moi Fred, Buch et Gégé éclatèrent de rire, ils s'étaient glissés à notre suite rendant toute fuite impossible. D'ailleurs nous touchions au but, à quelques pas du haut de la sente. Annette avait franchi, dans un fracas de papier froissé, le seuil d'un donjon. Une grille peinte à gros traits sur des bandes de papier kraft bouchait hermétiquement l'entrée. Sitôt Annette passée tout avaient repris sa place. Je passai les bras, puis la tête, puis le corps tout entier. Face à moi s'ouvrait une vallée profonde noyée de soleil et de chêne-liège. Gato Barbieri la peuplait de notes. Bouche dorée était figée, le corps barré par un nuage, elle riait à gorge déployée en fixant le soleil qui toutes les vingt secondes, donnait naissance à une nouvelle image.

– Grandiose ! Fred m'avait pris par l'épaule et me prenait à témoin. Il faut un projecteur balaise pour obtenir une image de cette taille. Je parie qu'elle fait quatre mètres sur trois, tu parles d'un panneau publicitaire.

J'étais, nous étions, plongés dans une image et nos corps se découpaient en ombre chinoises sur un écran géant. Surgi de nulle part un homme rouge à tête d'oiseau nous tendit des gobelets.

– Sangria pour tout le monde, ce soir c'est le lézard qui régale.

À droite de l'écran s'ouvrait une vaste cour carrée. Des guirlandes de lampions chinois la traversaient de part en part et une lumière diffuse s'accrochait aux moindres aspérités. Parfois un costume à paillettes, un sari ou une peau particulièrement blanche, réfléchissant la lumière, étincelaient. Peu à peu mes yeux se réhabituèrent à la pénombre et je vis au centre de la cour, monté sur une estrade de fortune, un gigantesque robinet de pierre. Il mesurait sûrement plus de deux mètres et juché comme il l'était, dominait largement l'assistance. Tandis qu'interloqué je m'approchais du monstre je sentis une main se poser sur mon épaule.

– Où cours-tu comme ça beau brun ? Annette m'avait rattrapé et m'emboîtait le pas.

– Tu as vu ce robinet, on dirait une sorte de totem moderne.

– Tu n'es pas loin de la vérité Philippe, la fête de ce soir est une célébration... Une célébration laïque rassure-toi. Les habitants du 25 se sont raccordés au compteur d'eau du 22 cet été. Le 15 août, alors que Sèvres dormait, ils ont creusé une tranchée à travers la rue, y ont enfoui un long tuyau de plastique noir et l'eau a retrouvé le chemin du 25. Le robinet, c'est l'œuvre de Nicolas, un sculpteur de nos amis. Dès demain il sera livré en province et deviendra une fontaine publique. Peut-être même sera-t-il inauguré en grande pompe par le maire de Trifouillis-bretelles. Elle éclata de rire. Allez, viens manger, le spectacle ne va pas tarder à commencer.

A droite de la sculpture, adossée à un mur de clôture, une longue table encombrée de saladiers, de plats, de bouteilles, de piles d'assiettes et de gobelets attirait déjà la foule. Tous n'étaient pas costumés, sur la trentaine de personnes qui allaient et venaient dans la cour à peine la moitié était grimée. Gnômes, chevaliers, elfes ou sorcières, tout un peuple fantasmagorique côtoyait des jeunes gens aux cheveux longs. Les plus vieux devaient avoir une trentaine d'année mais beaucoup n'avaient pas atteint cet âge canonique. Je reconnaissais d'ailleurs des lycéens croisés chez Malpièce. Annette, penchée sur un immense saladier, picorait du bout des doigts de petites pincées de taboulé. Sa robe épousait chacun de ces gestes, je devinais son ventre dur et j'eus envie d'y poser la main. Qu'arriverait-il ensuite ? Peut-être la verrais-je se rétracter comme la corne d'un escargot. Ce seul geste l'aurait fait disparaître ! Tous alors se retourneraient vers moi. L'homme rouge tendrait la main vers l'étoile qui marque mon front, je serais seul, découvert. Mon cœur battait comme un fou et je dus faire un effort sur moi-même pour me maîtriser. A nouveau je m'étais laissé glisser dans une bulle, d'un instant à l'autre elle éclaterait et l'homme rouge redeviendrait un inoffensif homme oiseau. D'un instant à l'autre... Il fallait que je m'allonge, que je retrouve mes esprits.

– Annette. J'avais parlé presque sans le vouloir, ma voix sonnait bizarrement et mes mains étaient restées le long de mon corps incapables de prolonger mon appel.

– Eh bien Philippe tu es tout blanc, ça ne va pas ?

– Il faudrait que je m'étende un moment, je ne me sens pas bien.

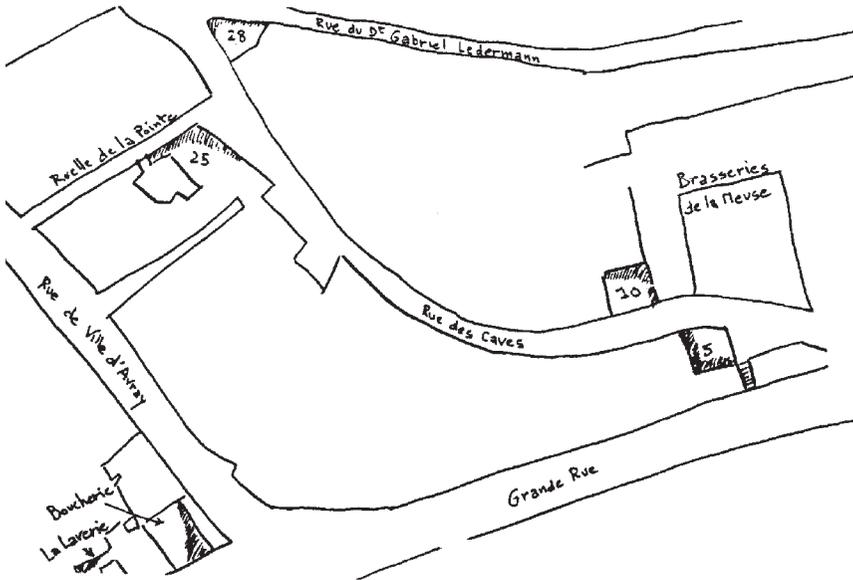
– D'accord, je vais t'emmener chez Christophe. Viens !

Elle me prit la main et je la suivis comme un automate, elle me fit traverser la cour, monter un escalier, franchir une porte et m'allonger sur un grand lit.

– Maintenant dors un peu, Philippe, laisse se dissiper le brouillard des fumées clandestines.

Je vis briller son sourire avant de fermer les yeux, enfin !

## CHAPITRE II



### **Rapport n°1** **Boulogne le 18 octobre 1977**

Le 5 rue des Caves est un immeuble squatté. Un homme d'une cinquantaine d'années, surnommé "Cageot", prénom Louis, y vit avec de nombreux animaux. Il se sert de l'immeuble pour stocker des cageots récupérés sur les marchés.

Le 10 rue des Caves est occupé au rez-de-chaussé par un homme de 20 ans surnommé "Fred l'africain" ou "Fred". Il vit avec une jeune femme, 17-18 ans, prénommée Sophie. Ils reviennent d'un voyage de plusieurs semaines, ils ont traversé l'Afrique à vélo.

Le 28 rue des Caves est appelé "la maison des femmes". Y vivent : "Annette, Doumé, Véro Nug". Il a également été mentionné en ma présence un certain "Nono". Ils entreprennent la réfection du toit de l'immeuble.

Le 10 escalier Croix-Bosset, lieu dit "La boucherie", est habité de

*façon extrêmement précaire. Il n'y a pas d'eau courante, l'électricité est volée. Y vivent un saxophoniste dénommé " Buch " (cage d'escalier droite troisième étage) et " Gégé " qui semble n'être que de passage et vivre à Saint-Hippolyte dans le Gard.*

*Le 16 escalier Croix-Bosset, lieu dit " La laverie " est habité par Agnès et Marie. Il semble que les locaux servent aussi à une association : " Lézard associé ".*

*Le 2 ruelle de la Pointe est une entrée du 25 rue des Caves, un dénommé Christophe, artiste peintre, habite au rez-de-chaussée de cet immeuble.*

*Une fête rassemblant une trentaine de personnes a eu lieu le 17 octobre au soir au 2, ruelle de la Pointe, toutes les personnes ciblées étaient présentes, mis à part Louis du 5 rue des Caves qui ne fréquente pas ce groupe.*

*L'intérêt de certains membres du groupe pour la RAF est évident.*

\*\*\*

Je me suis réveillé aux premières lueurs de l'aube, la maison était silencieuse, il ne restait nulle trace du tumulte de la veille. Par habitude, par réflexe, je pris la mesure de la pièce dans laquelle je me trouvais. Elle formait un L qui devait épouser l'emprise de la cage d'escalier. Le pied du L était une cuisine chichement éclairée par une fenêtre donnant sur la cour dans laquelle avait eu lieu la fête. Le corps du bâtiment qui me faisait face était en partie en ruine et ne semblait tenir debout que grâce à d'autres ruines qui s'imbriquaient en contrebas les unes dans les autres. La veille, elles étaient masquées par le mur de la cour et je n'avais fait que les deviner en remontant la sente. De la cuisine de Christophe par contre, la vue était imprenable et me permit de mesurer le fort dénivelé de la colline. J'étais au rez-de-chaussée d'un immeuble donnant probablement sur la rue des Caves et pourtant je surplombais la moitié du quartier.

Rien ne séparait la cuisine de la salle ni de la chambre. L'espace d'un seul tenant avait été aménagé avec goût, Christophe devait être un artisan habile qui s'y entendait pour gâcher le plâtre et riveter des poutres. La cheminée à elle seule était une merveille de finition, percée dans sa hauteur de bouches de chaleur qui ne pouvaient qu'être l'oeuvre d'un connaisseur. Plus curieuses étaient les toiles qui parsemaient les murs. Elles recelaient une force, une énergie peu commune. Les compositions, pourtant réalistes, faisaient basculer le regard dans l'imaginaire. Bien structurées, pointillistes parfois, elles m'évoquaient une sorte de cri primal parfaitement maîtrisé. Celui qui avait fait cela, ce Christophe dont m'avait parlé Annette, avait beau peindre sur des cartons, des journaux, des plaques de tôle, il gardait une parfaite maîtrise de son art. Je l'imaginai hirsute, illuminé, costaud, avec sur le dos un de ces bleus de chauffe col mao. Je ne sais qui ce Christophe-là transportait sur son dos mais à n'en pas douter il faisait la navette entre deux mondes. Perdu dans mon rêve, je sortis de la pièce, puis de l'immeuble. Vu du côté rue, il avait quelque chose de sinistre, volets disjoints, fenêtres murées, crépis ravinés. Tout y était, y compris l'épave d'une 2 CV pourrissant devant la porte. S'il n'y avait eu une frise cabalistique courant sur un mur et un profil siamois peint sur un volet on aurait pu se croire dans un cul de basse fosse. Je fis quelques pas sur le pavé disjoint, poursuivant l'ascension commencée la veille, mais comme une petite vieille qui traîne un cabas trop lourd je dus m'arrêter à nouveau. Devant moi une immense fresque grimait quatre ou cinq immeubles. L'underground s'étalait au grand jour. Des volutes multicolores léchaient les fenêtres du premier étage. Là une inscription proclamait « Parlez une oreille amie vous écoute » et une flèche désignait une grille rouillée affleurant du mur. Ici une plante feuillue germait au sommet du crâne d'un farfadet rigolard. On était bien loin d'une peinture maîtrisée comme celle que j'avais pu voir chez Christophe, mais même pour moi qui m'attendais à les trouver là, ces images tenaient du miracle. Comment, qui, pourquoi avait-on laissé faire ça ? A

coup sûr j'avais atteint le cœur d'une zone franche qui échappait au droit commun. C'était donc ça la rue des Caves !

De la fenêtre de ma chambre, rue Traversière, j'embrassais un vaste parking à ciel ouvert et le cul en brique rouge d'un immeuble 1920. Cette vue m'aidait à objectiver. A sa façon, au même titre que le vocabulaire convenu d'un rapport de police, il me permettait de reposer les pieds sur terre. J'avais en poche mon ticket de retour pour le réel.

Après avoir soigneusement rangé mon premier rapport je me mis en quête d'un grand noir, de deux ou trois croissants et du journal du matin. Immergé rue des Caves depuis près de 24 heures j'avais complètement perdu le fil de la prise d'otage qui opposait RAF et RFA depuis le jeudi précédent. Le détournement du Boeing de la Lufthansa qui assurait la liaison Palma de Majorque – Francfort par le commando « Martyr Halimeh » était coordonné avec l'enlèvement de Hans-Martin Schleyer par le commando « Siegfried Hausner ». Les quatre terroristes qui s'étaient rendus maîtres du Boeing demandaient la libération d'Andreas Baader et de ses dix compagnons ainsi que celle des deux Palestiniens incarcérés en Turquie. L'ultimatum des ravisseurs de Schleyer était identique.

Au bout de la rue Traversière une petite boulangerie rustique me tendait les bras. La patronne me salua d'un sourire aimable, me servit un énorme croissant aux amandes et se mit en devoir de m'entreprendre sur le temps... plutôt doux pour la saison. Rien ne me pressait, j'entretins un moment le bavardage. Je n'aurais même pas réalisé que la radio tapinait en sourdine si l'émission n'avait été interrompue par un flash d'actualité. « *Andreas Baader, Jan-Carl Raspe, Gudrun Ensslin et Irmgard Moeller, les chefs de l'organisation terroriste allemande ont été retrouvés morts dans leurs cellules de la prison de Stammheim* ». La boulangère n'avait rien entendu et m'interrogeait maintenant sur l'endroit du quartier où j'habitais. Je laissai sa phrase en suspens, payai et

sortis. Il fallait que j'en sache plus long, et tout de suite. A une cinquantaine de mètres sur le boulevard une carotte de café-tabac clignotait comme un juke-box, j'y courus. Accoudé au zinc, un moustachu bedonnant feuilletait distraitement les pages sport du Parisien. Je demandai un grand café et sans transition des détails sur l'affaire.

– Ils les ont descendus, comme des lapins, ces salopards.

– Les gardiens ?

– Non, les équipes anti-terroristes, ils ont utilisé une nouvelle arme, une grenade paralysante, les Allemands, ce ne sont pas des amateurs.

– Ils sont intervenus dans la prison ? Je n'en croyais pas mes oreilles.

– Pas dans la prison, sur l'aéroport, d'où vous sortez, vous ?

Je compris tout à coup que nous ne parlions pas de la même chose et que le détournement du Boeing de la Lufthansa s'était terminé en bain de sang.

– Excusez-moi je vous parlais de la mort de Baader et de ses lieutenants, je viens d'entendre qu'ils l'annonçaient à la radio.

– Ah, je ne savais pas, dit le moustachu en me servant mon café, si vous voulez on va écouter ça. Joignant le geste à la parole il avait sorti de sous le comptoir un petit poste maculé de taches de graisse. D'un doigt expert il choisit une fréquence.

– Je me met sur Europe, pour les infos c'est les meilleures, pas vrai !

J'acquiesçai avec docilité. Pour l'instant Sardou poussait la chansonnette, je bus mon café à petites gorgées.

Le flash sur *Europe* était presque aussi sibyllin que sur *RTL*, j'appris que Baader et Raspe s'étaient tiré une balle... dans la nuque à bout portant, qu'Ensslin s'était pendue avec un fil électrique, que Moller s'était mortellement blessée à l'aide d'un couteau à pain.

Comment un tel attirail avait-il pu pénétrer les hauts murs de la prison de Stammheim ? C'est évidemment la question que tout le monde se posait.

Les choses pourraient bien se précipiter, pensai-je. Il fallait que je retourne dans « la rue », l'achat de la mobylette m'en fournissait le prétexte.

Cette fois la cage d'escalier était déserte, l'anathème de Jean Genet restait sans écho. Je frappais à la porte de Buch, à trois reprises de plus en plus fort, sans aucun résultat. La porte n'avait pas de poignée mais en son centre, à la hauteur de la serrure, pendaient deux morceaux de fil électrique. Je les tirai à moi et la porte s'ouvrit. L'appartement semblait désert, les tasses dépareillées dans lesquelles nous avons bu la veille trônaient encore sur la table. Il m'était facile de profiter de l'occasion pour jeter un œil dans l'appartement. Un couloir étroit partait d'un angle, je le suivis sur quelques mètres et écartai une tenture clouée à même le chambranle d'une porte. La pièce qui s'ouvrait devant moi était plongée dans la pénombre et mes yeux durent s'accommoder au faible éclairage. Je pus d'abord distinguer une armoire de guingois, puis un fauteuil crapaud jonché de vêtements et enfin dans un angle de la pièce un matelas double posé à même le sol. Après avoir trouvé l'interrupteur et m'être convaincu qu'il n'y avait personne, j'allumai. La pièce se remplit d'une lumière jaunâtre dévoilant un plancher aux lattes disjointes clouées à la diable et un papier peint d'un autre âge lacéré de graffitis. Cette chambre était une parfaite image d'Epinal et j'imaginai sans peine la légende dont *Paris-Match* aurait affublé cette image : « *Les squatters vivent comme des bêtes dans des immeubles promis à la démolition.* » Ce serait le poids des mots.

Un peu plus loin le couloir ouvrait sur deux autres pièces, la première n'était pas occupée et servait de remise. Une foule d'objets hétéroclites, dont un vélo, s'y entassait. La seconde était fermée par une porte que je n'eus qu'à pousser. Face à moi, assis sur son lit, torse nu, Buch me dévisageait.

– Ah, c'est toi, dit-il, comme s'il s'attendait à me voir, t'as qu'à faire du café le temps que j'enfile un fute.

– D'accord, j'y vais ! tu m'excuses j'ai pas pensé aux croissants, il est bientôt une heure...

Buch ne sembla pas comprendre l'allusion, je n'insistai pas.

Dix minutes plus tard Buch et moi étions installés devant un bol de café noir et je le mettais au courant des événements de la nuit. Il n'eut pas l'air étonné ni d'ailleurs particulièrement intéressé, à peine avais-je fini mon récit qu'il me proposait d'aller faire quelques courses. Il enfila une chemise, prit un panier en osier et dévala l'escalier. Dehors le soleil au zénith léchait les façades défraîchies de la Grande rue, nous prîmes le petit escalier qui débouchait rue des Caves et après l'avoir remonté sur une cinquantaine de mètres Buch me montra le rez-de-chaussée d'un immeuble sur lequel une luxuriante végétation avait été peinte. Voilà notre coopérative dit-il, elle s'appelle « La graine ». La raison sociale était peinte en lettres anglaises au-dessus de la porte. A l'intérieur une jeune fille filiforme à la peau très blanche discutait avec une brune bien charpentée. Tout à leur conversation elles ne nous prêtèrent aucune attention. Il était question des événements de la nuit.

– Cette parodie de suicide, c'est l'ultime épisode de la guerre des monstres, affirmait la grande fille diaphane, une guerre d'hommes. La violence et le meurtre ce sont les seules choses qu'ils comprennent, qu'ils reconnaissent.

– Nous ne pouvons nous contenter de dire ça, disait l'autre, cet assassinat prouve la connivence de tous les États capitalistes. Jamais l'Allemagne n'aurait osé si elle n'avait pas senti qu'elle était soutenue par l'opinion internationale. Dénoncer les méthodes fascistes de l'État allemand, c'est mettre en cause les assises et le confort intellectuel d'un monde de nantis auquel nous appartenons aussi.

J'étais frappé par le niveau de la discussion, les arguments employés faisaient référence à des doctrines qui semblaient bien établies. Elles n'avaient pas besoin de revenir sans cesse aux prémices de leurs réflexions. Ils étaient connus, d'elles en tout cas.

Buch n'avait pas un seul instant tenté d'entrer dans le débat, il remplissait consciencieusement une poche de papier de blé concassé. Plusieurs sacs estampillés « Agriculture biologique,

Nature et Progrès » étaient alignés sous une balance. Une énorme roue de Comté était posée à côté ainsi qu'une pile de pains Poilâne. Le local qui devait mesurer une quinzaine de mètres carrés était tapissé d'étagères sur lesquelles étaient empilés pêle-mêle des produits de première nécessité : boîtes de conserve, paquets de café, bougies, allumettes... Buch rassemblait devant la balance ce dont il avait besoin. Interrompant sa conversation la jeune femme filiforme s'adressa à moi.

– Tu es nouveau dans le quartier. C'est la première fois que je te vois ici.

– Oui, je m'appelle Philippe, j'arrive du Sud.

– Si tu veux acheter quelque chose il faut que tu sois adhérent. Cette coopérative permet à tous ceux qui le souhaitent d'acheter moins cher des produits de qualité. Chaque fois que c'est possible nous achetons en gros des produits biologiques ou des produits cultivés dans le tiers Monde et commercialisés par des coopératives qui n'exploitent pas les paysans. C'est le cas par exemple du café du Nicaragua, il est plus cher mais au moins en l'achetant tu ne participes pas à l'exploitation.

– Mieux, tu permets aux paysans nicaraguayens de trouver des débouchés pour leurs produits et de construire le socialisme.

– Et une kalachnikov, ça va chercher dans les combien en équivalent café ?

Du tac au tac la brune reprit la balle au bond.

– Le M16 est évidemment moins cher mais les Américains les réservent aux Contras, alors tu vois le choix est limité.

– Ce que je veux dire c'est que la kalachnikov est peut-être plus utile dans l'état actuel des choses.

– Eh bien, c'est pas si sûr. S'il n'y avait au Nicaragua qu'un développement militaire le pays irait droit à la dictature. Regarde l'URSS, regarde la Chine, les exemples ne manquent pas. Tandis qu'avec les coopératives, combattre les Contras c'est se battre pour des acquis tangibles. Dès le moment où l'on cesse de se battre pour des lendemains qui chantent le totalitarisme perd du terrain.

– Ici c'est strictement pareil, reprit la grande en pesant les sacs que Buch avait posés un instant plus tôt. En faisant des choses concrètes on peut changer la vie au quotidien. En achetant les produits de l'agriculture biologique on soutient concrètement les paysans qui au Larzac ou ailleurs ont rompu avec le système.

– « Penser globalement, agir localement » c'est tout bête mais ça change la vie !

Les deux filles jouaient sur du velours, dans un numéro de duettistes parfaitement rodé. Buch, lui, avait pesé ses graines, payé et arborant tout à coup un éclatant sourire, il lâcha un « Salut la compagnie » tout à fait hors de propos. Il était sur le point de me planter là, je n'avais plus qu'à prendre congé.

– On en reparlera, en tout cas pour l'adhésion c'est d'accord. Je leur fis un petit geste de la main et rejoignis Buch dans la rue.

– Là, tu as fait connaissance avec les militants. Ils sont quelques uns au 18-22 et dans le haut de la rue. Ils font des trucs sympa mais sont un peu trop prise de tête. La grande s'appelle Anne, elle s'occupe d'une imprimerie avec Eddy, c'est d'ailleurs curieux qu'il n'ait pas été là, d'habitude on ne les voit jamais l'un sans l'autre. Elle s'occupe aussi de la Graine avec Dada, que tu as vue et d'autres nanas du 18.

– Attends, c'est quoi le 18, moi je m'y paume complètement avec vos numéros.

– C'est le grand portail rouge et noir qui est plus haut, avec les empreintes de mains, tu n'as pas pu le louper.

– Ah oui, je l'ai vu mais il était fermé.

– Ils ferment tout maintenant, c'est depuis les attaques de loubards. Il y a encore un an les maisons étaient ouvertes mais ça ne pouvait plus durer alors maintenant il faut montrer patte blanche.

– Mais toi tu ne fermes pas !

– A la Boucherie c'est pas pareil, une fois Nénnes a tenté une descente, Tony l'a reçu avec une batte de base-ball... Pour les loulous la rue c'est des petits bourgeois à qui il est facile de foutre

la frousse. C'est parce qu'ils sont trop intello qu'ils n'arrivent pas à se faire respecter. Du coup, comme ils n'appellent pas les flics, ils sont obligés de s'enfermer. Il paraît qu'ils ont mis en place une sirène d'alarme sur tous les toits de façon à pouvoir prévenir tout le monde en cas d'attaque. Tu vois, un truc style tocsin.

– Dis donc c'est le Moyen-Age ton histoire.

– Tu crois pas si bien dire, Néennes et sa bande ils ont même défilé dans la rue avec la tête d'un chat planté au bout d'une pique. T'imagines le tableau. Dans la rue ils en parlent encore et ça ne date pourtant pas d'hier. Ce mec il est complètement fêlé.

Tout en racontant l'histoire de la rue, Buch avait regagné la cour de la Boucherie. Au lieu de remonter l'escalier, il ouvrit une porte de bois en fond de cour et pénétra dans une sorte de cave de plain-pied.

– Tant qu'on est là je vais te montrer ma mob.

Il sortit de la remise une lourde mobylette orange.

– Avec elle tu rentres chez Renault sans laissez-passer ! et puis tu peux y aller, elle connaît le chemin, le pépère qui me l'a vendue il l'a suivie pendant vingt ans. Tu l'essaies ?

– Ok, je vais faire un tour dans le quartier, voir ce qu'elle a dans le ventre.

– Tiens, prends le casque et la clef de l'antivol, je t'aide à passer la grille et tu l'attaches dehors en revenant.

La miss se laissa faire et accepta même de démarrer sans se faire prier. Je n'eus pas le cœur de commencer par la rue de Ville d'Avray, la pente était trop rude. Tournant le dos à l'îlot je pris la direction de Chaville et sans plus me préoccuper de mon coursier me remémorai la conversation que je venais d'avoir. Ce qui m'apparaissait de plus en plus clairement, c'est que cette rue des Caves était composée d'une série de sous-ensembles. De cercles qui ne s'interpénétraient qu'à la marge. Il y avait le cercle Buch, Gégé, Fred l'Africain, Bouche dorée... Anne et Dada qui, elles, appartenaient au cercle des militants. Si j'en croyais le bouquin sur la rue, il devait y avoir un cercle intello s'intéressant plus à Lacan qu'à la révolution sandiniste. J'avais trouvé une prise solide

dans le premier cercle, il fallait maintenant que j'entre dans celui des militants. Avec les événements allemands, c'était sûrement là que les choses allaient bouger. Il fallait que je retourne à la Graine, que je trouve au plus vite une ouverture. Cette mission me faisait de plus en plus penser à une partie de go. Il fallait délimiter des territoires et tenter de s'y maintenir. Parfois il était possible de s'appuyer sur une chaîne déjà existante, ce qui est évidemment la méthode la plus sûre. Il est bien rare que les amis de mes amis ne soient pas des amis. Mais c'est une méthode très lente. En avançant en diagonale les connections sont moins solides mais les déplacements infiniment plus rapides. Le contact établi à la Graine permettait une avancée en diagonale. Je pouvais aussi poser une pierre loin en avant de façon à faciliter ma progression ultérieure, mais avais-je le temps d'une gestion à si long terme ? Les événements extérieurs qui se précipitaient m'incitaient à griller les étapes. Avec la mort de Baader, les amis de l'Armée rouge pourraient se dévoiler, encore fallait-il être là pour le voir. Pénétrer le cercle militant m'éloignait de Buch et compagnie mais me ramenait dans la rue.

La transaction avec Buch se passa au mieux et moins d'une heure plus tard je garais ma pétrolette devant la Graine. Dada n'y était plus mais Anne, la fille diaphane, était là. A ses côtés un corsaire borgne charriait des sacs de graines. Il n'était pas très grand mais déplaçait les sacs avec une déconcertante facilité. Ses lunettes aux verres épais dont l'un était obstrué de noir se perdaient dans de longs cheveux bouclés. Une barbe noire et un pull marin complétaient le tableau.

– Bonjour, je reviens pour mon adhésion.

– Ah ! tu sais ça aurait aussi bien pu attendre tes prochains achats.

– Pour une fois que quelqu'un croit que l'on s'enrichit en payant ses dettes tu devrais le laisser faire.

Je souris au borgne.

– Bon, si tu as vingt francs je te fais ta carte.

Je sortis un billet de ma poche.

– Tu t’appelles comment ?  
– Philippe Minvielle.  
– Et tu habites ?  
– A Boulogne, rue Traversière, au 12.  
– Tu as le téléphone ?  
– Non, enfin pas encore. Je suis là depuis peu.  
– D’accord, eh bien voilà tu es membre de la coopérative. Elle est ouverte tous les matin de 11 h à 14 h et l’après midi de 17 h à 20 h. Tu peux participer à la vie de la coop en tenant la boutique ou en participant aux achats. Il faut d’ailleurs qu’on livre une autre coop dans le XIX<sup>e</sup>, si tu veux donner un coup de main tu peux commencer tout de suite.

– D’accord... mais j’ai ma mob dehors, il faudrait que je puisse la ranger.

– Pas de problème, rentre-la, tu la reprendras en revenant.

C’était aussi simple que ça ! Je venais de prendre pied dans le deuxième cercle. Après que j’aie rentré la mob, le corsaire remit le volet de bois sur la porte et sortit de sa poche un énorme trousseau de clefs. Il y en avait de toutes sortes, rondes, plates, creuses... clefs de voitures, de portes et de serrures, avec ça il devait pouvoir ouvrir la moitié du quartier. Sans hésitation il en choisit une et ferma la boutique. Anne avait déjà commencé à monter la rue. Quelques mètres plus haut elle s’arrêta devant une petite maison à un étage. Une sorte de maison de poupée avec ses volets bleus et sa façade toute blanche. Curieusement c’est elle qui semblait anachronique, comme rescapée d’un autre monde. Ce n’est qu’en m’approchant que je vis qu’Anne parlait. Appuyée au rebord de la fenêtre une femme aux cheveux gris, qui devait avoir plus de soixante ans, lui donnait la réplique. Derrière elle, on entr’apercevait un intérieur bourgeois, propre, savamment organisé. Les deux femmes parlaient de la pluie et du beau temps. Je m’arrêtai à leur hauteur, le corsaire ne tarda pas à nous rejoindre.

– Eddy, Suzanne n’a plus de levure maltée, il faut que nous en prenions place des Fêtes.

– Bien sûr Suzanne, je t'en déposerai un paquet tout à l'heure. Le corsaire s'appelait Eddy, j'aurais pu m'en douter après ce que m'avait dit Buch. Suzanne connaissait manifestement bien mes deux amis et entretenait avec eux des rapports cordiaux, quoique assez superficiels. D'ailleurs la conversation ne dura pas et quelques instants plus tard nous étions à bord d'un G7 rutilant, bourré jusqu'à la gueule de sacs et de cageots.

– Suzanne est tout à fait représentative des adhérents de notre coopérative. Elle participait déjà il y a une dizaine d'années à celle qu'avait montée l'association sociale et familiale. A l'époque nous avons transformé le garage des Kouéris en local de stockage et nous avons plus de 300 adhérents qui habitaient tous les quartiers. On faisait des virées jusqu'en Bretagne pour ramener des produits bio.

Je regardais Eddy, le corsaire, un peu interloqué. L'association sociale et familiale ... il y a dix ans ... Quel âge pouvait-il bien avoir il y a dix ans-? Assurément pas celui de fonder une famille ! Sans attendre de moi une adhésion plus franche à ses propos, il continuait sur sa lancée.

– Aujourd'hui l'association sociale et familiale qui dépendait du foyer laïque a disparu et il a fallu reconstituer le réseau. La Cscv nous y a bien aidés. Rémy Le Brun qui préside la confédération est un ami, il appuie tout à fait notre démarche. Du logement à la distribution il n'y a qu'un pas, les commissions extra-municipales nous ont aidés à le franchir. Depuis, d'autres coopératives sont nées à Paris et en province et nous avons pu fédérer le mouvement. Sur certaines opérations nous faisons la nique à Leclerc. Avec le syndicat des jeunes paysans nous menons des actions qui remettent totalement en cause le monopole des distributeurs. Nous avons inventé avant les Allemands le concept de liaison directe producteur-consommateur.

– Avant les Allemands, c'est d'accord, intervint Anne, mais après les Anglais. Les Trade-Unions ont expérimenté dès 1895 la mutualisation de la production. Sans même remonter jusqu'à Adam Smith et Gabriel Peeter...

– Oui, d'accord, va pour les Anglais, encore que nous ayons beaucoup amélioré le système.

Eddy ne s'était pas laissé dévier et tout en conduisant d'une main ferme il repartit sur les coopératives de production, sur les réseaux qui plongeaient dans Sèvres de puissantes racines. De temps à autre j'attrapais un nom au vol, je reconnaissais un sigle mais ce discours s'écoulait dans mes oreilles comme une sorte de bouillie. Pourtant je sentais bien que les ensembles hétéroclites avec lesquels Eddy était en train de jongler étaient fortement structurés. Anne d'ailleurs avait l'air de suivre sans difficulté, tout cela faisait partie de son quotidien. Moi ce que je comprenais c'est que mes cours théoriques sur l'actualité du gauchisme n'étaient pas très au point. J'étais loin de Lambert, de Kerouac et des autres. Eddy ne me parlait pas lutte de classes, dialectique, abrutissement de la classe ouvrière. Pas plus que de légèreté de l'être, aliénation, libération sexuelle. Il me parlait de création d'entreprise, de boutique de droit, de Scop. Il alternait grandes envolées lyriques et exemples concrets, théorie et pratique, pratique et théorie.

Arrivé à la hauteur du boulevard de Courcelles, Eddy ralentit l'allure et sembla chercher quelque chose. Soudain, sans tenir compte des bandes jaunes qui interdisaient l'accès du trottoir il l'enjamba et enclencha les warnings.

– Frites mayonnaise pour tout le monde ?

Anne déclina, j'acceptai. Il devait être quatorze heures et nous avions allègrement sauté le repas de midi.

– Ce sont les meilleures frites mayonnaise de tout Paris.

Eddy avait sauté du camion et se dirigeait à grandes enjambées vers une cabane de bois qui faisait l'angle de la rue.

– Drôle de déjeuner pour un supporter de l'agriculture biologique. La réflexion m'était venue spontanément. J'étais éberlué par la vitalité de ce corsaire intello qui livrait des céréales biologiques en picorant des frites mayonnaise.

– Il est toujours comme ça, il mange n'importe quoi à n'importe quelle heure et dans n'importe quel ordre. Il sait

bien que c'est idiot, mais c'est plus fort que lui. Enfin, plus fort que lui... Il pourrait très bien le maîtriser mais ça ne l'intéresse pas. Parfois j'ai le sentiment qu'il veut se prouver qu'il n'est pas tributaire du corporel. C'est pour ça aussi qu'il ne dort jamais.

Dans la voix d'Anne se mêlaient critique et admiration. Je repensais à une histoire que l'on m'avait racontée à propos des chefs de guerre. Tous utilisent la même stratégie qui consiste à faire croire qu'ils ne dorment jamais. Pour cela ils tiennent leurs réunions au beau milieu de la nuit, n'ont pas de lit dans leurs casemates et ne manquent jamais de faire état de telle ou telle chose s'étant passée à une heure où on aurait pu les croire endormis.

Eddy n'était probablement pas un chef de guerre, il n'en soignait pas moins son image. Lorsqu'il revint, l'air radieux, il avait de la mayonnaise dans la moustache. Il me colla un cornet de frites dans les mains et reprit la route.

Une demi-heure plus tard, aidés de deux chevelus plutôt costauds nous déchargions les sacs dans une boutique aux murs chaulés de frais. Comparée à la cave étroite et sombre qui abritait la coopérative sévrienne, le lieu dans lequel nous nous trouvions faisait figure de magasin de luxe. Des dizaines de bocalages soigneusement rangés sur des étagères en bois blanc réfléchissaient comme autant de miroirs les rayons du soleil. Le sol recouvert de tomettes ocre rouge s'en nourrissait, avalant goulûment ses traits irisés chargés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

– Scheisse !

J'avais laissé échapper un des sacs et ma langue avait été plus prompte que mon cerveau. J'avais quitté l'Allemagne depuis plus de quinze ans et pourtant il n'était pas rare que ma langue maternelle s'impose à moi. Telle la résurgence d'une source fatiguée de serpenter au cœur de la terre.

– Du sprichst deutsch ? me demanda Anne avec une intonation « hochdeutsch » qui trahissait immédiatement la jeune fille de bonne famille.

– Ma mère est Allemande, toi aussi tu es Allemande ?  
– J’ai toujours vécu ici mais une partie de ma famille vient d’Allemagne et c’est une langue que l’on parlait souvent chez mes parents.

– La manière dont se conduit l’Etat allemand est vraiment dégueulasse. Un des « épiciers » de la place des Fêtes qui devait avoir entendu une bribe de notre conversation sautait dans ce qui lui semblait être un train en marche.

– Ceux de la rue des Envierges préparent une manif, il est même sérieusement question qu’ils occupent *Libé*, histoire de rappeler à July qu’on en a marre qu’il raconte n’importe quoi.

Le regard d’Anne glissa sur moi, il me sembla la voir jauger l’intrus, un garçon brun qui arborait comme un drapeau un foulard noir ras du cou.

– Tu as raison, répondit Anne d’une voie douce et bien posée, il faut se mobiliser et ce n’est pas Pacadis qui incitera qui que se soit à bouger.

Elle n’avait pas cillé, n’importe qui prenant la conversation à ce stade aurait été persuadé que nous étions bien en train de parler de l’affaire allemande. Sans laisser son interlocuteur respirer Anne plaçait ses pions.

– Mais *Libé* ce n’est qu’un tout petit maillon de la chaîne. En plus, c’est sûrement le quotidien qui est le plus proche du mouvement. Ce qui s’écrit dans *Le Parisien* est autrement plus pernicieux parce que *Le Parisien* s’adresse à des gens qui ont un très faible sens critique.

– *Libé* ne devrait pas être « proche du mouvement », il devrait être notre tribune, notre organe. C’est nous qui avons fait ce journal, parce que nos luttes étaient occultées par la presse bourgeoise... ne l’oublie pas.

Anne n’avait pas la tête de quelqu’un qui peut oublier quelque chose. Ses yeux étaient fichés dans ceux de l’anar, pour un peu elle l’aurait hypnotisé.

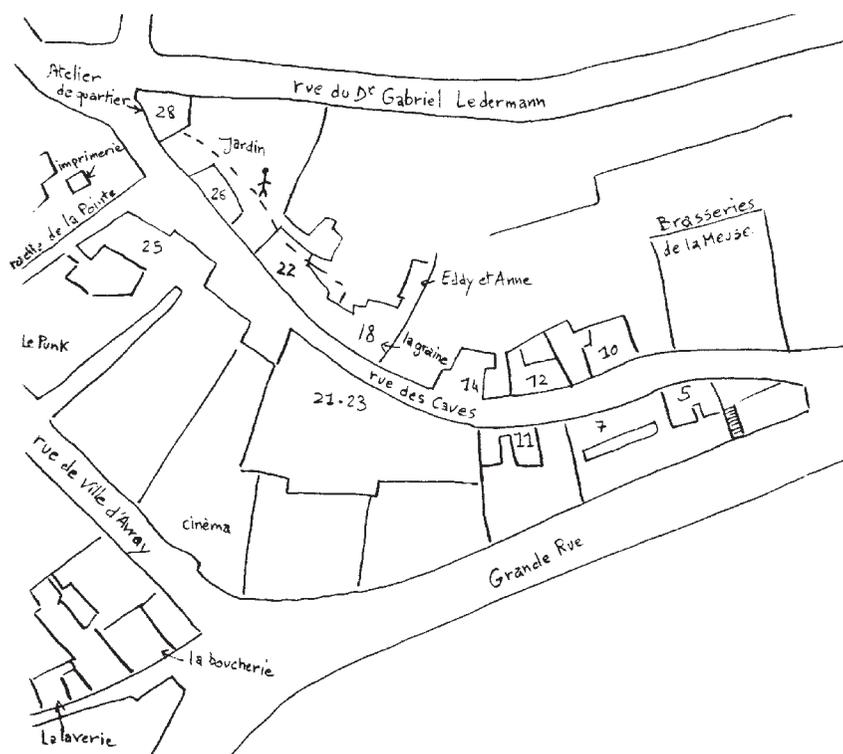
– Avec *Libé* nous avons l’habitude de parler, nous y connaissons des gens, c’est très facile de veiller à ce qu’il n’y ait pas de dérive.

Et je suis bien d'accord avec toi ces dérives existent. En cherchant à devenir « responsable », « branché » *Libé* est souvent grotesque, mais *Libé* ne s'adresse qu'à des convaincus. Ce n'est pas sur ce terrain que notre investissement est le plus utile.

Anne pratiquait la surenchère avec brio, c'était à n'en pas douter une spécialiste de la joute oratoire. Elle s'était appuyée sur les propos de son interlocuteur et en douceur elle avait introduit un coin. Le fameux MAIS qui permet de faire tout basculer et de monter la barre de plusieurs crans.

Eddy ne tarda pas à rentrer dans la conversation et à en prendre le contrôle. Il n'était pas aussi incisif qu'Anne, son discours était moins structuré, plein de digressions, d'anecdotes, de références qui m'apparaissaient plus ou moins obscures, mais quel bagou ! Il nous fit comprendre que c'était lui qui avait créé *Libé* et que Serge July, le directeur de *Libération*, était un ami pour ainsi dire intime. Un ami de plus en plus difficile à raisonner... J'étais sous le charme. Anne m'avait impressionné, Eddy m'étourdissait. D'emblée il m'avait intégré à son auditoire, son œil unique souligné par un cerne profond, par endroit presque noir, sautait de l'homme au bandana à moi, s'assurant à tout instant que nous restions bien dans son sillage. L'épicier de la place des Fêtes ne pérorait plus, à côté d'Eddy il avait l'air d'un petit garçon qui a encore beaucoup à apprendre de la vie.

## CHAPITRE III



### **Rapport n°2** **Boulogne le 19 octobre 77**

*En contrebas du 18 rue des Caves, les squatters ont leur coopérative d'alimentation, elle est appelée « la Graine ». Plusieurs personnes s'en occupent, une jeune femme prénommée Anne et son compagnon, Eddy, en sont les piliers. Une jeune femme surnommée « Dada » et d'autres femmes habitant au 18 gravitent autour d'eux. Anne, Eddy et Dada sont catalogués par leurs voisins comme étant des militants. Il est clair qu'ils ont un niveau élevé de conscience politique (tendance anarcho-libertaire).*

*La coopérative la Graine effectue des échanges avec d'autres structures du même type à Paris – Coopérative de la place des Fêtes, dans le XIX<sup>e</sup> – Eddy affirme avoir le soutien de la Confédération syndicale du cadre de vie (Cscv) et de son président Rémy Lebrun. Il présente cette activité comme étant liée à d'autres dans le domaine du logement et de la production. Il semble qu'il fasse également fonctionner une imprimerie avec Anne.*

*Aux dires des personnes rencontrées à la coopérative de la place des Fêtes une manifestation de soutien aux terroristes allemands est en préparation. Un groupe identifié comme étant celui « du moulin de la vierge » en a l'initiative, il est également question d'une occupation du journal Libération qui a rendu compte de façon « incorrecte » de l'affaire allemande.*

\*\*\*

Plus j'avais dans cette enquête et plus son objet m'apparaissait clairement. Il fallait mettre à jour les réseaux dont dispose le terrorisme international dans le pays et j'avais la charge de les débusquer rue des Caves. C'est comme cela que le Vieux aurait dû commencer son exposé. Le moins que l'on pouvait dire c'est qu'il ne m'avait pas mis les points sur les i. Une déformation qu'il aurait gardée d'une vie antérieure dans les Services Secrets, aux Renseignements généraux une telle déformation fait plutôt désordre, mais bon ! On ne devient pas « le Vieux » comme ça, il faut avoir roulé sa bosse...

Il fallait que je voie Langlois au plus vite pour remettre les pendules à l'heure. Au passage je pourrais me permettre de briller un peu, avec les renseignements que je ramenaïs, ça ne paraissait pas très difficile. En deux jours j'étais rentré rue des Caves et j'avais repéré plusieurs personnes qui pourraient très bien être impliquées dans un réseau terroriste. En prime je ramenaïs la rue

des Envierges, la manif et l'occupation de *Libé*. Ça valait bien un rendez-vous avec Langlois, il trouverait peut-être ça un peu rapide, mais il ne savait pas à qui il avait affaire. Moi je pratique les 3x8 en me coltinant les trois fois huit heures.

Après avoir achevé la lecture de mon rapport, Langlois resta un moment les yeux dans le vague dans une attitude parfaitement indéchiffrable. J'attendais, le sourire aux lèvres, au bout d'un long moment il parut sortir de son rêve.

– On va se servir de cette histoire de RAF, dit-il, Leguilchet vous allez les convaincre que vous êtes un envoyé de la bande à Baader. Que votre mission consiste à préparer l'arrivée en France d'un gros bonnet de l'organisation et à rassembler une équipe. Comme ça nous ferons sortir le loup du bois.

À nouveau Langlois me cueillait à froid. En guise de félicitations il me laissait entendre que mes spéculations sur l'objet de ma mission étaient pur délire, juste bonnes à servir de miroir aux alouettes... de piège à loup. Je n'en croyais pas mes oreilles, quelques heures plus tôt le corps du patron des patrons allemands avait été retrouvé en Alsace. Il devenait de plus en plus évident que la RAF disposait d'un réseau organisé en France. Les journalistes bien informés présentaient Paris comme la plaque tournante du terrorisme international et Langlois s'appuyait là-dessus comme sur un épiphénomène. Que pouvait-il bien chercher ?

– Vous pouvez me dire ce que je cherche !

– Ce que vous cherchez ? Langlois ne parut pas comprendre ma question. Le Vieux vous l'a dit, je ne sais pas ce que vous vous faites comme cinéma mais ce que vous cherchez c'est tout connement comment fonctionne la rue des Caves. Si dans la foulée vous apprenez que Libération va être occupé par des supporters de la bande à Baader, c'est bien, mais ne vous croyez pas obligé de me le rapporter toutes affaires cessantes. Parlez-moi plutôt de la Graine, vous dites que c'est la coopérative des squatters.

– Oui, enfin il me semble. Langlois coupa court à mes explications.

– Arrêtez un peu avec les « il semble », essayez d’être un peu précis, alignez des faits, pas des impressions.

– Il s’agit d’une association, seuls les adhérents peuvent l’utiliser. Il y a parmi les adhérents des personnes qui semblent... qui ne sont pas des squatters. Moi, par exemple. J’ai également vu une femme qui habite en-dessous du 18, dans une petite maison aux volets bleus. Elle se prénomme Suzanne.

– Vous avez raison, Suzanne Herwette n’est pas à proprement parler une squatter. Elle a refusé de se laisser exproprier, c’est la dernière des anciens habitants à être encore sur place. Pourquoi ne parlez-vous pas d’elle dans votre rapport ?

– Elle ne m’a pas paru dangereuse. C’est « madame tout le monde », elle habite là mais pourrait être ailleurs.

– Mais précisément elle habite là et votre boulot c’est de nous le dire, j’en ai rien à foutre qu’elle vous semble inoffensive. Langlois avait haussé le ton, exaspéré.

Bon, restons-en là pour aujourd’hui, vous savez ce qu’il vous reste à faire.

Plusieurs jours étaient passés depuis ma rencontre avec Langlois et le temps s’était couvert. Un ciel gris et cotonneux absorbait les derniers rayons du soleil d’été. En bon petit soldat je m’étais mis à établir un relevé cadastral de la rue des Caves et de ses appendices.

Le haut de la rue était borné par le 28, la « maison des femmes », un petit immeuble de trois étages au rez-de-chaussée duquel une ancienne cordonnerie avait été réquisitionnée pour servir de local de réunion. Quelques mois plus tôt il avait été rebaptisé Atelier populaire d’urbanisme et avait servi à préparer une grande exposition. La ville en effet avait accepté de prêter la salle des fêtes pour que les habitants de l’îlot de Ville-d’Avray présentent leur quartier. Responsable de l’urbanisme, Roger

Faljinberg avait repris le dossier de la rénovation à bras-le-corps et entendait bien le faire avancer. Tout le monde présentait ce jeune apparatchik, frais émoulu des écoles du Parti, comme le futur maire de Sèvres. Georges Lenormand qui défendait le fauteuil depuis 1971 ne s'était fait réélire que pour assurer une transition douce. D'ici peu il donnerait sa démission et Faljinberg reprendrait le flambeau, sans prendre le risque de repasser par les urnes. Bien sûr en offrant une tribune aux squatters le futur maire prenait le risque de renforcer des opposants, mais on n'a rien sans rien !

Atelier d'urbanisme donc et maison des femmes, en fait de quatre femmes : Doumé, Edith, Dada et Annette qui faisaient cuisine commune au second. De l'autre côté de la rue, un mur presque aveugle clôturait une vaste propriété, la maison Gravant où, disait-on, Balzac avait séjourné. Au milieu d'une pelouse bien tenue une grosse bâtisse XIX<sup>e</sup> avait été épargnée par la rénovation. Flanquée de ses dépendances et d'un lourd portail en bois, elle ressemblait à ces fermes fortifiées d'Auvergne qui, en plein XX<sup>e</sup> siècle, protègent encore leurs greniers à grain d'une improbable attaque. Les squatters avaient pourtant, là aussi, réussi à enfoncer un coin. Derrière les hauts murs, Anne et Eddy louaient une petite maison dans laquelle ils avaient installé leur imprimerie. Drôle d'imprimerie en vérité. Dans un invraisemblable fatras de papiers, de cartons et de machines hétéroclites une antique « offset » gisait aux trois-quarts démontée. L'imprimerie n'avait ni plaque, ni heures d'ouverture, personne n'aurait pu dire exactement ce qui s'y faisait, pourtant dans le petit monde des imprimeries parallèles tout le monde connaissait l'imprimerie Alternative de Sèvres.

En contrebas du 28, côté pair, se trouvait une petite maison sans toiture et remplie de gravats jusqu'à la gueule, puis le 26, semblable à un chalut envasé, pointait sa proue effilée dans un mur de soutènement surplombé par une tonnelle de jardin. Côté impair, passé la maison Gravant, un solide mur de pierres séparait la rue du 25 qui s'agrippait à la colline, quelques mètres

plus bas. Ces espaliers de largeur inégale modelaient la colline et truquaient les perspectives. Chaque immeuble disposait de plusieurs rez-de-chaussée les uns prolongés par des caves, les autres plongeant dans le vide.

Collée au 25, une immense bâtisse dont tous les orifices avaient été murés à la hauteur du premier étage tenait autant du mur que de la maison. C'était le 21-23. Du temps de sa splendeur la demeure surplombait un parc bien ordonné, ombragé par des arbres centenaires. Aujourd'hui le parc était devenu une jungle et c'est à peine si de la grille d'entrée, sur la rue de Ville-d'Avray, on distinguait encore la façade. Les passants qui pénétraient le coteau par cette rue ne s'attardaient pas devant cette grille calcifiée par la rouille, le trottoir était étroit et la rue agressive.

C'était pourtant par là, par ce parc, par la brèche ouverte dans la façade saignée à blanc par les récupérateurs de métaux et autres pilliers de tombes, qu'étaient passés toutes sortes d'envahisseurs. Avant de défiler dans la rue, la tête d'un chat plantée au bout d'une pique, les barbares, conduits par Nénesse, avaient durant des semaines fait du 21-23 leur quartier général. De là ils observaient la rue des Caves, guettaient les filles aux seins nus qui, à en croire la rumeur publique, étalaient leur impudeur au grand jour. Dans ces ruines ils étaient les maîtres et si une fois ou deux ils avaient dû écarter les squatters de leur territoire ce n'avait été que de simples escarmouches. L'immeuble était assez vaste et abîmé pour prévenir toute tentative sérieuse d'occupation. C'est pour boucher ce passage que les habitants avaient demandé à la mairie de murer l'immeuble. Elle s'y était finalement résolue après qu'un mystérieux incendie ait ravagé la toiture. Depuis l'espace était mort, et seuls ceux qui avaient besoin d'y récupérer des matériaux s'y risquaient encore.

De l'autre côté de la rue, passé le jardin suspendu, les façades peintes du 18-22 encadraient un portail rouge et blanc parsemé d'empreintes de mains. Un passage d'une dizaine de mètres lui donnait de l'épaisseur. Pour un peu, si une nouvelle porte avait barré l'accès, j'aurais pu me croire dans un sas. Un de

ces compartiments étanches qui, dans un sous-marin, ouvre sur le fond des océans. Ici pourtant pas de double porte, ni de pénombre. Le passage qui glisse sous l'immeuble encadre au contraire une tache de lumière : comme le viseur d'un appareil photo, il définit le cadre. Aux trois quarts de l'image, fiché dans un massif d'hortensias, un totem taillé à la serpe dans un bloc de bois brut offre un premier point d'accroche. L'œil court ensuite vers une touche de noir soutenu qui délimite avec précision l'arc d'entrée d'un souterrain ou d'une cave profonde. Il glisse le long d'un escalier de pierre et s'arrête sur le plateau rond d'une table de jardin qui occupe la partie droite de l'image. Tous les yeux suivent invariablement le même chemin. Le totem, le souterrain, l'escalier, la table. Notre cerveau est ainsi fait qu'il commence toujours par l'essentiel. Ensuite l'œil accommode, agrège à cette épure de la matière, de la chair et du sang. Apparaissent alors les pavés, les pierres, les plâtres gris, mais déjà on pénètre le cœur de l'image, l'angle de prise de vue frôle les 180 degrés. Le visiteur est dans une cour dominée par de hauts murs. Le plus imposant est celui qui barre toute la largeur de la cour. A n'en pas douter ce mur tient toute la colline et c'est pour cela qu'il n'est percé que d'une porte étroite solidement maçonnée. De part et d'autre du mur s'enchevêtrent des constructions hétéroclites, ajoutées les unes aux autres sans logique apparente. L'escalier aperçu de la porte se démultiplie, marque des paliers, change de direction, reliant d'abord le premier étage d'un immeuble, puis un jardin suspendu. Un arbre fruitier cache une maisonnette, c'est là qu'habitent Anne et Eddy. Dans une vie antérieure le petit terrain qui borde la maison avait dû être un jardin, puis la nature avait repris ses droits. Maintenant, c'est avec peine que l'on devine, de l'autre côté du terrain, une autre maisonnette sur laquelle s'appuie un hangar de planches.

Pour quitter la cour, il n'est pas nécessaire de repasser par l'intérieur de la chambre noire. L'autre « issue » est encore plus extraordinaire. Dans l'angle gauche s'ouvre un étroit couloir qui donne accès aux caves et à un escalier en colimaçon. En prenant cet

escalier on découvre à mi-hauteur un second couloir qui traverse l'immeuble dans toute sa largeur et ouvre sur un nouveau jardin. C'est là qu'est la tonnelle, rotonde métallique malmenée par le temps mais belle encore. A travers sa robe largement échancrée on peut voir la proue d'un navire de pierre, l'herbe folle d'une immense pelouse, un abricotier, deux cerisiers, un prunier que personne n'a pensé à tailler. Le jardin a la forme d'une pointe de flèche, d'une pierre taillée, d'un éclat de silex. A sa base le 22 rue des Caves et les derniers hangars des brasseries de la Meuse. A sa droite un mur qui clôt hermétiquement le terrain en le séparant de la rue Ledermann. A sa gauche le mur du 26, l'immeuble en forme de bateau et la maison remplie de gravats. Au fond le 28, le dard qui fait l'angle de la rue Ledermann et de la rue des Caves, la limite extrême du squat. Vu sous cet angle, de l'intérieur, il est évident que l'immeuble n'aurait jamais dû s'ouvrir sur le jardin. C'est dans un mur aveugle que les habitants du lieu avaient creusé pour ouvrir une porte surplombée d'une fenêtre, et plus haut encore, d'une sorte de longue meurtrière. Ainsi, grâce à ces ouvertures, une continuité physique avait été créée au cœur de l'îlot, parallèlement à la rue.

Si le temps avait été plus clément j'aurais fait de ce jardin mon poste d'observation. J'imaginai que dès les premiers beaux jours, il devait être un lieu de rencontre idéal. Suffisamment à l'intérieur pour induire une connivence sans qu'il soit nécessaire de la justifier. A défaut, j'avais découvert le *Punk*, comme « Pour une nouvelle cuisine », ce restaurant que j'avais longé le premier soir avant de suivre Bouche dorée dans la ruelle qui monte à la cour du 25. A midi il était fréquenté par les employés du Centre administratif et des bureaux voisins. Ils y mangeaient pour pas cher dans un cadre un peu canaille qui les changeait du bureau. Le soir tous les gauchos et tous les babas du voisinage s'y donnaient rendez-vous. Il suffisait de s'asseoir et d'écouter. Iggy Pop, Lewis Furey et Carole Laure se succédaient au micro tandis que Pierre et Véronique s'emmêlaient les pinceaux en courant d'un pavé à l'autre. Pierre avait le visage marqué par un ancien acné qui

n'en finissait pas de réapparaître, des cheveux blonds très raides et cette maigreur caractéristique du dopé. Véronique elle aussi carburait aux drogues dures, son visage disparaissait presque sous d'épais cheveux auburn qui moutonnaient autour d'elle, mais ses yeux la trahissaient. Derrière son épaisse chevelure, ils lui mangeaient toute la figure.

C'était la première fois que je voyais, d'aussi près, vivre des drogués. Des vrais dogués, pas des fumeurs de H, car pour cela il n'était pas nécessaire de sortir dans le monde, il suffisait de regarder autour de soi. Avant de fréquenter le *Punk* les seuls vrais drogués que j'avais approchés étaient des alcooliques. Si l'on met de côté la dépendance, l'héroïnomane et l'alcoolique n'ont pas grand-chose en commun. Le premier est extralucide, speed, pétillant, alors que l'autre est simplement déjanté. Bien sûr on apprend ça dans les écoles de police, mais c'est autre chose de le voir de ses propres yeux. Pierre était un garçon gentil qui devait avoir été timide et réservé. Il y avait quelque chose de pathétique dans sa manière de s'ouvrir aux autres, une sorte de douleur rentrée. Tous les soirs il glissait entre les tables distribuant des steaks frites et des gratins de légumes d'un bout à l'autre d'une grande salle ou plutôt d'une petite et d'une grande salle mises bout à bout. La première pièce, donnant sur la rue était joliment carrelée, les plâtres étaient nets, les peintures encore propres. La seconde pièce était en réalité une cave grossièrement chaulée dans laquelle un méchant pavé tenait lieu de revêtement. On avait bloqué les pieds de table avec de grosses cales pour leur assurer un semblant de stabilité. Pierre la clope au bec sautait d'un pavé à l'autre tandis que Véronique, le plus souvent, s'affairait à la cuisine. Une minuscule cuisine qu'une porte à double battant séparait de la première pièce. De temps en temps, le soir, quelques filles aidaient au service, Dada et Bouche dorée étaient de celles-là.

Au sortir de ma deuxième rencontre avec Langlois j'étais resté comme KO, je ne savais plus quoi faire ni quoi penser. Se pouvait-il que je me sois « monté un cinéma » et que ma

mission n'ait effectivement rien à voir avec la Fraction Armée Rouge ? Que mon boulot soit d'établir un rapport sur la rue des Caves sans raisons précises ? Que j'aie à faire du renseignement pour le renseignement ? Je pensais à tout cela en effectuant mon relevé cadastral et en fin de compte, cela me semblait possible. Je devais en quelque sorte baliser le terrain, anticiper l'intervention d'un vrai pro. Langlois ne m'avait pas dit autre chose en me commandant de préparer l'arrivée en France d'un gros bonnet de l'organisation. Bien sûr si le Vieux m'avait présenté les choses comme ça, en me disant froidement que je n'étais qu'un éclaireur, j'aurais peut-être eu un peu de mal à l'avalier. Si, un an auparavant, j'avais été approché pour participer à une formation « spéciale », c'est bien parce que j'avais à plusieurs reprises contesté la manière dont on pratique le renseignement en France. Jamais je n'avais caché qu'entre l'observation et l'action concrète ma préférence allait à l'action. J'entendais bien maintenant mettre en pratique les acquis de ma formation et ne pas être considéré comme un simple éclaireur. Si je m'étais lancé dans le relevé cadastral de la rue, c'était plus pour m'accorder un temps de réflexion qu'autre chose, mais tout bien pensé il y avait peut-être mieux à faire. Langlois m'avait proposé de passer à l'action, même si c'était « pour de rire », « pour faire sortir le loup du bois ». Et d'ailleurs qu'est-ce qui me prouvait que ce n'était pas un simple procédé brechtien pour m'obliger à me distancier de mon sujet d'enquête ? Au fond rien n'avait vraiment changé malgré les dénégations de Langlois. Ce que l'on attendait de moi, c'était d'être offensif tout en étant maître de moi. Il fallait de toutes façons que j'en sache plus sur les réseaux de la RAF, que je trouve l'objectif.

Parmi les personnes que j'avais pu cibler jusque-là, Annette/Bouche dorée et Dada étaient celles qui interconnectaient le mieux les différents cercles qui coexistaient rue des Caves. Bouche dorée c'était les freaks et les autonomes, Dada les militants. J'avais également remarqué au *Punk* que toutes deux flirtaient avec un autre cercle, celui des intellos et de leurs groupies. Grâce à elles, à travers elles, je pouvais aller partout. En plus, à moins

que ce n'ait été l'essentiel, ces deux femmes me fascinaient. Leur enthousiasme, leur spontanéité, leur aplomb, tout en elles me plaisait. Agir à travers elles c'était joindre l'utile à l'agréable.

Ce fut facile de m'inviter à leur table et de leur faire comprendre que je connaissais très bien la RAF. Bouche dorée s'enivrait du premier sous-entendu et Dada voulait tout savoir de la situation politique en Allemagne fédérale.

## CHAPITRE IV

Je fermai le cahier qui me servait à consigner mes rapports et m'étirai sur mon lit. Il était tard, la ville s'était endormie et je n'allais pas tarder à en faire autant. Demain je trouverais le moyen d'enclencher le jeu de rôles, je tenais déjà mon perso : Philippe Minvielle, père breton, mère allemande. Études de musique à Dortmund, puis à Aix-la-Chapelle. Études de guérilla au Liban. Bref passage dans la clandestinité à Berlin et arrivée à Paris avec pour mission de monter un réseau. Mieux ! Avec pour mission d'activer un réseau. Il y avait peu de chances que j'aie à répondre à la question : « Pourquoi la rue des Caves ? » Annette et Dada étaient persuadées de vivre au centre du monde ou du moins à l'avant-garde des alternatifs français. Dans un sens ce n'était pas faux, le squat de la rue des Caves était sans équivalent en tout cas par sa taille et sa longévité. Ses habitants étaient parvenus à créer un rapport de force avec la municipalité, à faire vivre une sorte de zone franche qu'ils modifiaient en fonction de leurs besoins sans en référer à qui que ce soit. Là s'ouvrait une activité, ailleurs un passage, un beau matin une maison était démurée, une nouvelle communauté se créait. De toutes façons je n'avais aucun intérêt à faire référence à la rue, ce qu'il me fallait trouver c'était des individus et c'est pour leurs qualités propres que j'allais « recruter » Bouche dorée et Dada.

En fermant les yeux, les deux femmes m'apparurent. Je les imaginai grimpées sur le marchepied d'un J7 aux allures de *Traction avant*. Chacune tenait à bout de bras un drapeau frappé de l'étoile rouge. Le véhicule conduit par un borgne filait à vive allure sur une avenue déserte, croisant sur son passage des carcasses de voitures calcinées. Par endroits la chaussée était éclatée, soufflée par l'explosion d'une bombe ou d'une mine. Des

deux côtés de l'avenue étaient dressées de vertigineuses palissades sur lesquelles étaient peintes des façades d'immeubles gris. Le J7 stoppa devant une nef intergalactique dont les panneaux d'aluminium étincelaient. L'air était saturé de chaleur et des accords incisifs d'une kyrielle de guitares électriques. Encadré par les porteuses de drapeaux j'avançai vers le vaisseau qui se mit à vibrer comme un mirage. Venu de nulle part, Langlois s'interposa soudain entre nous et la paroi métallique. Sans un mot il me désigna un mandala. Comme le font les hologrammes, il flottait à nos pieds. Je ne parvenais pas à comprendre la signification des figures géométriques qui s'organisaient autour d'une triple rangée de points et de barres. Il devait s'agir d'une comptabilité ou d'une écriture primitive. Trois barres, deux points puis à nouveau trois barres. Il me semblait bien avoir vu de telles figures insérées dans des codex mayas. Je voulus interroger Langlois mais il avait disparu, tout avait disparu, j'étais seul à présent, englué dans la toile du mandala qui ne cessait de croître et de se déformer. L'hologramme m'avait capturé et se plaisait à me perdre dans ses perspectives truquées. Un gong sourd avait remplacé les lead guitares, il me contraignit à ouvrir les yeux, quelqu'un frappait violemment à la porte de ma chambre. Instinctivement je consultai ma montre, il n'était pas tout à fait trois heures du matin.

– Philippe, ouvre, c'est moi Annette.

Que pouvait-elle bien faire là, comment m'avait-elle trouvé ? Précipitamment je cachai mon cahier sous le lit et ouvris la porte. Annette était là, accompagnée du borgne.

– Tu dormais, attends laisse-nous entrer, il fallait que l'on te prévienne.

Je les laissai pénétrer dans la pièce, de quoi voulaient-ils me prévenir ?

Le borgne, aux aguets, courut à la fenêtre pour tirer les rideaux. Annette surexcitée me prit le bras.

– Les flics te cherchent, ils sont venus au *Punk* ce soir. Lebras et Cassé, deux inspecteurs de Sèvres, ils avaient une photo et

un nom : Werner Groze. Les Allemands ont lancé un mandat d'arrêt international contre lui... contre toi !

Werner Groze, c'était donc ça que Langlois avait imaginé pour faire de moi un appât. Il m'utilisait comme une chèvre, il ne me restait plus qu'à bêler pour attirer le loup.

– Quelqu'un m'a reconnu sur la photo ?

– Non, tu rigoles, personne n'a moufté.

– Les flics ont dit autre chose ?

– Ils ont parlé de la RAF, intervint le borgne, Annette dit que tu as des contacts avec la bande à Baader.

C'était le moment ou jamais, les choses ne se passaient pas tout à fait comme je l'avais imaginé, j'avais à peine eu le temps de préparer le terrain mais c'était cette nuit qu'il fallait faire le pas. Que ça passe ou que ça casse.

– J'ai fait partie des RZ à Dortmund quand je suivais les cours au conservatoire. Les RZ sont des cellules révolutionnaires.

– Les Revolutionären Zelle, apparues à Francfort en 1973, je connais, renchérit Eddy.

– Moi cela ne me dit rien, dit Annette, les « Révolution Zelle », c'est la première fois que j'en entends parler.

– Les RZ mènent de front un travail militant légal et des activités illégales, expliquai-je à son intention, ses membres ne sont pas des clandestins.

– Mais tous possèdent dans un dépôt une arme, des faux papiers et de l'argent, reprit Eddy, afin de pouvoir prendre immédiatement la fuite si c'est nécessaire.

Sous les yeux écarquillés d'Annette, deux bretteurs se renvoyaient la balle.

– J'ai été identifié et j'ai pris la fuite. Français par mon père il était prévu que je vienne à Paris.

– Visiblement ton petit voyage n'est pas passé inaperçu.

– Peut-être, à moins qu'ils n'aient tenté le coup à l'aveugle.

– Mais pourquoi Sèvres, intervint Annette ?

– À cause de la rue.

– Bien sûr, si ça se trouve, ils ne t'ont pas repéré.

– Tu sais, s'ils m'avaient repéré, on ne serait probablement pas là à en parler.

– C'est tout à fait possible, admit Eddy, en fait ils ont été gentils de prévenir ; dans la rue ils ne sont pas près de te trouver, tu peux me faire confiance.

– Dans le doute il faut tout de même que je prenne des précautions, l'idéal serait que je puisse disparaître quelque temps.

– Tu peux venir, je sais comment te faire disparaître.

Eddy, en prononçant ces mots, avait pris un air de conspirateur, il me sembla que son œil se mettait à pétiller.

Il ne nous fallut pas plus de dix minutes pour rejoindre la rue. Passé le pont de Sèvres et la Manufacture de porcelaine, Eddy enquilla la rue Brancas. Dans les gros pavillons bourgeois semés sur la colline, tout dormait. Il stoppa sa machine rue de Rueil, à quelques pas du 28, et sans quitter le volant sortit son énorme trousseau. Meticuleusement il fit glisser les clefs tout près de son œil. Le camion était très faiblement éclairé par la lumière blafarde d'un candélabre mais Eddy se serait débrouillé même par nuit noire. Il cherchait une clef plate, parfois pour une ultime vérification il en saisissait une et caressait son profil de l'index. Finalement il choisit et sauta du camion. Pendant le voyage il n'avait pas cessé de parler. Pêle-mêle il avait évoqué la déportation de sa famille vers les camps de la mort, René, son père adoptif, qui imprimait les journaux de la Résistance. La renaissance du fascisme en Allemagne. Je m'étais contenté d'acquiescer tout en tentant de mettre un peu d'ordre dans mes idées. Les images de mon rêve télescopaient la réalité. J'étais dans le mandala et il n'avait plus rien d'un hologramme. D'instinct j'avais décidé de saisir l'occasion, de me plonger dans ces perspectives incertaines. Eddy ouvrit devant nous la porte du 28 et Annette s'y engouffra. Au fond d'une grande salle inoccupée trois marches permettaient d'atteindre le jardin.

La porte de l'immeuble s'était refermée, nous avions atteint la zone franche. Annette mit la main sur mon épaule et les rayons de la lune firent exploser son sourire, Bouche dorée rayonnait. Tout en marchant Eddy fourrageait dans ses clefs, il anticipait tous les pièges du terrain, les trous, les bosses, les trois marches qui conduisent au 22. Machinalement il fit jouer la minuterie du couloir, il était dans ses terres. Il ne restait qu'à traverser la cour et à grimper jusqu'à la lumière qui filtrait d'un volet. J'allais atteindre le cœur du labyrinthe. Eddy poussa la porte en faisant jouer un invisible loquet. Un fatras de cartons, de sacs et de ramettes de papier éventrées encombraient la minuscule entrée. Planté au milieu de ce butin Eddy aurait pu brandir un sabre sans que je m'en étonne, au lieu de cela il tira une tenture découvrant un minuscule escalier. A l'étage deux pièces se faisaient face. Celle de gauche était entièrement tapissée d'étagères sur lesquelles s'empilaient des dossiers et des livres.

– C'est là, dit Eddy triomphant, il y a longtemps que j'ai prévu ça. Quand on est persécuté depuis des siècles on apprend la prudence ! Cela devient une seconde nature.

Sans cesser de parler il déplaçait de hautes piles de papier découvrant une ouverture grossière taillée dans le mur de la pièce. Elle permettait d'accéder à un réduit bas de plafond qui avait été aménagé dans le haut de la cage d'escalier. A l'intérieur un matelas pneumatique et un duvet attendaient les clandestins.

– Tu vas dormir là cette nuit, demain on avisera.

Pour parachever son installation il fixa une petite loupote à capuchon à un gros clou qui affleurait du mur. La perspective de dormir dans cette boîte ne m'enchantait pas. Dans le trou qu'Eddy avait éclairé tout était sale et défoncé, le matelas tenait de la paille, le duvet bleu brillait de crasse. La paroi faite de planches récupérées était encore maculée d'éclaboussures de ciment. Pourtant je n'avais pas le choix, Eddy n'imaginait même pas me proposer un autre couchage. Ce trou était celui des clandestins et pour l'heure le clandestin c'était moi.

Annette me fit un petit signe d'au revoir et je me retrouvai

seul à nouveau. Libre de poursuivre mon rêve, de trouver la signification du code au cœur de l'hologramme, mais comment aurais-je pu dormir. Une demi-heure plus tôt je cauchemardais dans un meublé de Boulogne-Billancourt, j'étais un gentil prof de musique qui s'était fait des copains rue des Caves. Une demi-heure, c'est tout le temps qu'il avait fallu pour que je me transforme en terroriste planqué rue des Caves ! Les méthodes de Langlois sont expéditives mais elles ne manquent pas d'efficacité. Tout autour de moi, s'étaient étalés des documents. Les plus précieux sans doute, ceux qu'Eddy entendait protéger. Il y avait à portée de main tout le dessous des cartes : des notes, des comptes-rendus de réunions, des tracts, des affiches, des dossiers, des livres, des bandes magnétiques, des listings à bord perforés. Le tout dans une indescriptible pagaille. Sur une table traînait une machine atomisée, intermédiaire entre l'ordinateur et la photocopieuse, un fer à souder planté dans les entrailles.

Il y avait sous la table un énorme moteur, des jerricans, un agrandisseur photographique, un carton de paquets de chips, une clef à molette... Un véritable inventaire à la Prévert !

Je m'assis sur le bras d'un fauteuil qu'encombraient une pile de papier qu'Eddy avait dû déplacer pour découvrir ma cache. Il s'agissait de macules, ces feuilles que les imprimeurs passent plusieurs fois dans leurs machines pour les désencrer ou pour bien caler les épreuves. Des textes se chevauchaient maillant leurs sens et leurs architectures. Par jeu, je me mis à lire les multiples pages qui s'étaient devant moi. Il était question d'avortement, de la défense des usagers des services de santé, d'anarchisme. Parfois l'enchevêtrement des phrases créait du sens : « Pourquoi donc à cette autre demande « Qu'est ce que la propriété ? » Ne puis-je répondre de même « C'est le vol. » Il existe une continuité logique, signifiante qui lie de plus en plus ouvertement l'école (et ses annexes : établissements destinés à l'enfance inadaptée), l'usine, la prison, la famille et la ville, au quadrillage psychocratique... que Léon Trotsky et André Breton, par contre... un conseil des délégués des élèves... »

Cette cascade de mots avait sur moi un pouvoir hypnotique, mes yeux dansaient sur une feuille hérissée de lignes. À nouveau tout allait trop vite, comment pouvais-je imaginer classer ces papiers ? Comment trier le bon grain de l'ivraie, comprendre ce que tout cela voulait dire ? Par un effort sur moi-même je parvins à arracher mes yeux des macules et à les fermer. Dans le noir je repris le contrôle de mon pouls. Je respirai profondément, régulièrement, les mains bien à plat sur les cuisses. Je connaissais bien cet état dépressif où tout paraît démesuré, impossible. Pour en sortir il n'y avait qu'une chose à faire, il fallait que je dorme. J'enlevai mon blouson et m'accroupis pour me glisser dans la cache. L'ouverture à 30 centimètres du sol était juste assez large pour laisser passer un homme, il devait être facile de l'obstruer de l'intérieur en faisant glisser un petit meuble devant. Loin de moi cette idée, le boyau était déjà assez étroit, je n'avais nul besoin de couvercle. Lorsque je rouvris les yeux, l'obscurité était presque totale. Seuls trois rais de lumière barraient le mur qui me faisait face. J'eus l'impression de me retrouver projeté loin dans mon enfance à Karostin, quand nous passions nos vacances en famille chez l'oncle Éric. Mon lit était installé en bas d'une grande armoire, noire et trapue. C'était comme un jeu de cache-cache. Je me glissais dans l'armoire et mon oncle fermait le battant ; pas tout à fait pour ne pas m'enfermer. Je m'endormais alors en regardant l'interstice et me réveillais de même, personne ne m'avait trouvé. Tous les matins je gagnais une nouvelle partie, c'était formidable. En m'extirpant du trou je vis que la lumière filtrait d'un volet disjoint ; il était 11h13 le 27 octobre 1977.

Dans la maison rien ne bougeait, j'ouvris la porte et descendis l'escalier. Le vestibule ouvrait sur une cuisine étroite flanquée d'une table en formica. Bien en évidence un petit mot avait été déposé probablement à mon intention, il disait simplement « Fais comme chez toi ».

Après avoir cherché sans succès un paquet de café je me résolus à faire un thé et descendis le boire dans la cour. Le totem, le souterrain, l'escalier, la table, aucun élément du décor n'avait

bougé mais un jeune homme avait pris place dans le cadre. Il portait une chemise de toile écrue, sans col. Une chemise de grand-père rentrée dans un jean élimé. Sa mâchoire carrée lui donnait un air volontaire. Il était assis devant la table et lisait. Lorsque j'eus pénétré dans son champ de vision il leva la tête. Il me sembla le reconnaître, je devais l'avoir croisé dans la rue ou au *Punk*. Il me tendit la main.

– Bonjour, moi c'est Jean-Michel.

– Et moi, Philippe. Tu profites de l'éclaircie ?

– Oui, j'aime bien travailler dans la cour.

– Tu travailles !

– Enfin, je relis un vieux texte de René Girard sur la société totalitaire. C'est un texte de 1972, du temps où le groupe se réunissait dans les locaux de l'école freudienne. C'était bien avant qu'il ne débarque rue des Caves, avant sa période sioux.

– Sioux ?

– Oui, oui, il portait des vestes indiennes à franges et était accompagné de plusieurs squaws, deux ou trois ça dépendait des fois. Je crois qu'il avait pété les plombs. Il a pris de plein fouet l'électrochoc du marxisme et du Power Flower. En 72, quand il écrivait dans « Socialisme et barbarie », c'était un mandarin qui critiquait les dérives du socialisme version Moscou, un des pontes de l'analyse institutionnelle. Puis joignant la théorie à la pratique comme le préconisait Mao il crée un nouveau lieu thérapeutique. Il libère le fou. Jamais il n'aurait imaginé qu'en faisant cela il libérerait aussi le fou qui est en lui. Ce fou-là devait s'appeler « Nez Percé » ou « Sitting bull ».

Jean-Michel se mit à rire de bon cœur. Il devait imaginer Girard se faisant appeler Nez Percé.

– D'ailleurs, reprit-il, il n'y a pas de quoi rire, c'est tout à fait notre problème. Faut-il être Rudi Dutschke ou Mister Natural ? Saisir le fusil ou la hache de guerre ? Pouvons-nous tous être des situationnistes ?

Sur cette dernière interrogation Jean-Michel suspendit le fil de son discours. Non pas pour ménager ses effets mais pour

entendre résonner ses mots. Il souriait et son sourire dessinait une grande vague sur son visage mangé par la barbe.

– Tu déjeunes ?

– Oui, dis-je en brandissant ma tasse de thé. Je ne ressentis pas le besoin d'en dire davantage. De justifier ma présence. Cette fois j'étais à l'intérieur, du bon côté du portail.

– C'est qui Mister Natural ?

– Tu ne connais pas Natural ! Un gros mec avec une robe de bure et une longue barbe pointue... C'est un baba-cool créé par le dessinateur underground américain, Richard Crumb. C'est lui aussi qui a créé *Fritz the Cat*, le Fritz moderne, le chat de gouttière à grosse queue.

– Ah oui, je crois que je vois le chat dont tu parles mais je ne suis pas très BD.

– C'est drôle, tu sais pourquoi je t'ai parlé de Natural ? Eh bien, ce matin j'ai réalisé que mes champignons avaient dessiné son profil sur le mur. Il faut que je te dise, j'élève des champignons ou plutôt je suis leur développement sur le mur de ma chambre. Viens, je vais te montrer à quoi ressemble Mister Natural.

Sans même attendre ma réponse, il avait sauté de son fauteuil et m'entraînait à sa suite. Il ouvrit la porte de la cage d'escalier voisine, puis une autre qui se trouvait dans son prolongement, descendit trois marches et alluma. L'odeur de salpêtre et de moisissure me sauta à la gorge. Jean-Michel fit quelques pas, se saisit d'une lampe de bureau et la pointa sur le mur. Il était couvert de petits champignons ronds organisés en arabesques. Il y en avait de minuscules qui se distinguaient à peine du plâtre. Pour les faire apparaître Jean-Michel plaquait presque sa lampe contre le mur mettant en valeur les ombres.

– Regarde, il est là.

Avec sa lampe il suivait maintenant les contours d'une forme minuscule qui s'était développée au milieu du mur.

– Oui, oui, je le vois, je vois une forme un peu nuageuse...

Jean-Michel, satisfait, reposa la lampe. La pièce de plain-pied sur la rue ne possédait qu'une seule fenêtre. Côté cour, la colline

entamait son ascension et aucune ouverture n'était possible. C'était presque une cave ou plutôt un habitat troglodyte comme on en trouve en Anjou. Jean-Michel avait visiblement su tirer parti de cette spécificité.

– Tu as remarqué, reprit-il, ça sent un peu l'humidité. C'est le problème de tous les rez-de-chaussée. Une calamité pour le papier, les champignons l'adorent. Heureusement l'autre pièce est plus sèche.

Il me précéda dans la pièce contiguë, un des murs était occupé par une immense bibliothèque. Les livres débordaient de toutes parts. Il fouilla dans une pile de revues et en extirpa un petit bouquin du format d'un livre de poche, *Main mise* n°14, juin 1972, deux dollars. Sur la couverture un curieux personnage, assis à poil au beau milieu d'une forêt, sifflait une note de musique ! Il ouvrit le magazine, tourna quelques pages et me mit sous le nez un petit personnage rigolard.

– Regarde, la ressemblance est frappante, tu ne trouves pas ?

Jean-Michel avait la faculté de s'émerveiller. Ce matin, c'était pour des moisissures, demain ce serait probablement pour un mot. Les mots ont une prédisposition à ce type d'éblouissement. Tous les poètes, tous les écrivains ont joué de ces chausse-trappes, certains s'y sont même laissés prendre et se sont enfoncés dans l'inintelligible. Quittant des yeux Mister Natural je fis un pas vers la bibliothèque et eus un petit sifflement admiratif. Jean-Michel sourit à nouveau.

– Ma bibliothèque te plaît ?

– Elle m'impressionne, tu dois avoir toute la collection Maspero !

Un rayon entier était occupé par les petits volumes aux tons pastel. Il y avait aussi des livres de mathématiques, de physique, des revues de psychanalyse, de linguistique...

– Pour moi, Maspero c'est un peu comme la collection « Que sais-je », en moins prétendument objectif. Tous les sujets qui traversent notre questionnement politique y sont. C'est « La joie de lire ».

- Tu as aussi plein de bouquins de maths.
- Oui, les maths c’est ma passion et accessoirement je suis aussi prof de maths-physique.
- Et psychanalyste. J’avais dit cela en matière de plaisanterie pour lui dire que j’avais aussi remarqué les revues mais c’est le plus sérieusement du monde qu’il me répondit.
- A mes heures. Et toi tu habites le quartier ?
- J’y suis pas mal en ce moment, d’ailleurs j’attends Eddy, je vais peut-être remonter.

J’avais préféré couper court. Ce terrain pour l’instant était miné. Je ne savais pas ce que Bouche dorée et Eddy avaient comme projets. Ils ne pouvaient pas me laisser indéfiniment dans la cache. L’idée d’y passer ne serait-ce qu’une seconde nuit ne m’enchantait guère.

- Merci pour la visite.

Déjà j’avais pivoté sur moi-même.

- Je t’en prie. Tu sais tout le monde connaît mes champignons, garde Natural tu me le rendras à l’occasion.

Dans ma retraite précipitée j’avais oublié de reposer le magazine. Je promis de le lui rapporter très vite et ma tasse de thé à la main repris l’escalier qui mène à la petite maison.

J’allais devoir me décider. Il fallait maintenant que je choisisse la conduite à adopter. Le mieux serait que je m’installe dans le quartier. Que je devienne un habitant semi-clandestin, invisible de l’extérieur mais totalement libre de ses mouvements à l’intérieur. Je pouvais très bien imaginer mes journées rythmées par une lente transhumance intra-muros. Je partirais le matin d’une maison et lentement au rythme des rencontres, des histoires, des récits de voyage je glisserais d’un immeuble à l’autre.

Je me rappelais qu’un soir, au *Punk*, Dada m’avait raconté les débuts de la rue. C’était tout à fait ça, l’extérieur n’existait pas, l’îlot s’était comme détaché du reste du monde et vivait dans une délicieuse autarcie.

Annette m’attendait en haut de l’escalier. Cette fois elle ne souriait plus, deux petites raies parallèles barraient son front.

– Bonjour princesse, quelque chose ne va pas ?

Sans un mot elle poussa la porte et entra dans la maison. Je la rejoignis dans la cuisine.

– Où étais-tu passé ?

Il y avait une raideur dans sa voix, d'instinct je pris le contrepied.

– J'étais dehors, Jean-Michel m'a montré ses champignons et m'a prêté un bouquin. J'ai fait quelque chose de « mal » ?

D'une inflexion de la voix j'avais mis le dernier mot entre guillemets.

– Lui ne dira rien mais il ne faut pas que l'on te sache ici. Il n'y a pas que ta propre sécurité en cause. Il y va de la sécurité du quartier, n'oublie pas qu'ici c'est un squat et que nous ne pouvons tenir que si nous sommes irréprochables. C'est pour cette raison que nous n'acceptons pas de dealers dans la rue. Alors tu penses, des terroristes !

J'étais surpris que Bouche dorée me tienne ce discours volontariste, trempé dans la plus froide des rationalités. Cela ne lui ressemblait pas. Elle était plus vraie la nuit précédente s'enfonçant avec délice dans l'action illégale, jouant à se faire peur. Quelqu'un avait dû la raisonner, bâtir devant elle un mur d'arguments tranchants comme des blocs de silex et elle avait plié, refoulant ses désirs aventureux.

– Attends ! Moi je n'ai rien demandé. C'est toi qui m'as conduit ici.

– Oui, mais... pas pour que tu te balades.

Elle était coincée, hésitante, elle cherchait le moyen de tenir son rôle.

– Annette, je ne vais pas rester jour et nuit dans le trou d'Eddy. C'est sympa de m'avoir caché cette nuit, vous avez été très chouettes, maintenant essayons de garder la tête froide, d'estimer, vraiment, la situation.

Annette, ébranlée par le constat de son évidente complicité, s'agrippa à l'argument.

– C'est vrai, notre réaction est peut-être excessive.

Ce pluriel confirmait mes doutes.

– On n'est même pas sûr que j'aie été repéré, Eddy avait raison de dire que c'est peut-être un coup en aveugle.

Je la sentais revenir à moi, mes arguments fissuraient le mur et en plus je mettais Eddy de mon côté.

– De toute façon Jean-Michel ce n'est pas grave.

Annette m'aidait à élargir la fissure.

– Mais, on ne sait jamais, tu aurais pu tomber sur quelqu'un d'autre.

– Les gens du 18-22 ne sont pas sûrs ?

– Si, en principe personne ne laissera entrer un flic ni ne répondra à leurs questions mais on ne sait jamais.

– Ce qu'il faudrait savoir c'est ce qu'ils savent exactement.

– Moi je le sais. Eddy était apparu dans l'embrasure de la porte, Anne à ses côtés. Ils ne savent rien. Le commissariat a reçu un avis de recherche il y a deux jours, et hier deux inspecteurs désœuvrés ont pris ce prétexte pour aller prendre l'air.

– Il faudrait que je téléphone à Ville-d'Avray pour savoir s'ils sont passés à mon boulot.

– Tu ne peux pas appeler comme ça, sur le thème « les flics sont-ils déjà passés ? » dit Annette, les deux rides avaient disparu de son front, sa bouche avait retrouvé sa mobilité, de nouveau la vie l'amusait.

– Il suffirait que j'appelle en disant que je suis souffrant et que je ne pourrai pas venir durant quelques jours. Si la police est montée là-haut ils me le diront.

Eddy s'était assis, tout à la conversation, Anne, elle, restait debout et me regardait sans rien dire. Je sentais bien qu'elle avait envie de poser d'autres questions, que ce qui l'intéressait, elle, c'était de savoir qui j'étais vraiment et ce que je venais faire ici. Elle savait déjà que j'étais Allemand, elle avait d'ailleurs été la première à le savoir, mais croyait-elle à l'histoire des RZ, à mon passage à la clandestinité ? Son visage était lisse, impénétrable.

– Il faudrait aller chez Suzanne, proposa Annette, c'est la seule qui ait le téléphone.

– Non, dit Eddy. Ce n'est pas la peine de mettre Suzanne au courant, appelons de l'imprimerie.

– Tu crois que Philippe peut sortir ?

– On fera attention.

– Ok, dis-je en me levant, allons-y.

Annette avait fait une petite reconnaissance, la rue était déserte. Il nous suffisait d'ailleurs de la traverser pour trouver un autre refuge, cinquante mètres à peine nous séparaient du 25, de là nous pourrions facilement nous glisser dans la Maison Gravant.

Anne ne nous avait pas suivis. Il était clair qu'elle voulait rester en retrait, garder cette distance hostile que j'avais tout de suite ressentie.

Bouche dorée et Eddy s'étaient jetés dans l'action avec jubilation. Tant que je pourrais leur donner du grain à moudre tout irait bien, la situation ne pourrait m'échapper. Il fallait que je garde un coup d'avance, juste un coup. Qu'allait-il se passer après cet appel téléphonique ? Il fallait en fait que j'anticipe sur les plans de Langlois. Avait-il décidé de m'aider un peu en envoyant deux inspecteurs au *Punk* ? Si c'était le cas, il me laissait l'initiative et je gardais ma couverture, l'appartement rue Traversière, le boulot au Conservatoire. Il se pouvait également que Langlois ait repris complètement le contrôle et qu'il ait décidé de couper les ponts. Dans ce cas, il m'avait grillé au boulot et deux flics faisaient le pied de grue devant mon appartement. Je les imaginais sans peine, calés dans leur caisse, reconnaissables à trois kilomètres, mais d'une discrétion parfaite.

Eddy poussa le lourd portail de la Maison Gravant et nous fit entrer dans la cour. Comme toujours les volets de la petite maison étaient hermétiquement clos. Il régnait alentour une odeur de vieux papiers ou plutôt une odeur d'encre comme celle qu'ont parfois les journaux du matin. Une fois le seuil franchi, l'odeur se mêlait à celle de la graisse. Une odeur chaude, suave que j'associe toujours aux machines industrielles : aux bielles de machines à vapeur, aux rotors d'hélicoptère, aux presses. L'odeur

envahissait tout l'espace que la pénombre laissait deviner. Le téléphone était posé sur une table basse au milieu du couloir, Eddy alluma, je pris le combiné.

– Conservatoire de Ville-d'Avray j'écoute !

– Bonjour, Philippe Minvielle à l'appareil, j'appelle parce que je ne pourrai pas assurer mes prochains cours, je suis grippé.

– Bien, merci Philippe d'avoir prévenu, vous pensez revenir quand ?

D'autorité Eddy avait pris l'écouteur et tentait de le partager avec Annette.

– La semaine prochaine. Dites-moi, est-ce que quelqu'un a demandé à me voir ?

– Ah ! Vous faites bien de m'en parler, oui, un homme, hier après-midi, mais il n'a pas laissé de commission. Il a juste noté vos heures de cours, sans doute un futur élève.

– Il a laissé son nom ?

– Non, il m'a dit qu'il repasserait, c'est important ?

– Je ne sais pas, peut-être, merci en tout cas, je vous rappellerai pour vous dire quand je pourrai reprendre, merci bien.

Eddy et Annette me regardaient. Langlois avait coupé les ponts.

– Bon, une présomption de plus.

Pour moi il s'agissait plus que d'une présomption mais il fallait que je me donne du temps pour décider de ce que j'allais faire. Pour trouver le prochain coup à jouer. Il fallait maintenant que je les jette sur l'appartement.

– Il faudrait savoir s'ils surveillent aussi mon appart, rue Traversière.

– Pas la peine, dit Eddy. Le *Punk*, le Conservatoire, c'est clair tu as été « logé ». Ce qu'il faudrait savoir c'est le mal qu'ils sont prêts à se donner pour t'avoir.

– S'il y a deux flics qui font le planton dans une voiture banalisée à 200 mètres de l'entrée de l'immeuble, c'est qu'ils sont prêts à déployer quelques moyens. Par les temps qui courent ce n'est pas impossible.

– Tu as raison – Eddy voulait reprendre le contrôle de la situation mais il ne savait pas bien comment faire – Annette et moi nous allons jeter un œil, toi tu restes là.

– J’aurais bien mangé quelque chose...

– Repassons par le 28, proposa Annette.

– Oui, très bien je vous attendrai là-bas.

Annette avait refait l’éclaireuse et ils m’avaient laissé à l’entrée du 28. Au premier, Anne et Dada étaient attablées dans la cuisine, mon arrivée mit fin à leur conversation. Les deux femmes me regardaient sans aménité. Ni l’une ni l’autre ne semblaient disposées à me souhaiter la bienvenue. C’est Dada qui tira la première.

– Tu te rends compte des risques que tu fais prendre au quartier ? Si les flics te trouvent ici tout le monde pensera que nous sommes un repaire de terroristes. ça foutrait en l’air des années de travail dans les commissions extra-municipales, auprès des Sévriens.

– Vas-y Dada, va leur dire que tu as reconnu le garçon sur la photo. En Allemagne les gens adorent ça, dès que la photo de l’un d’entre nous est collée sur un mur ils sont des centaines à envahir les commissariats.

– Il ne s’agit pas de ça, intervint Anne, personne ici n’aime la délation. On ne dénoncerait même pas notre pire ennemi.

– Tu crois que c’est moi, votre pire ennemi ?

– Je ne sais pas, que viens-tu faire ici Werner Groze ?

– J’ai dû quitter l’Allemagne parce que j’étais recherché, j’ai changé d’identité et je suis arrivé à Paris.

– Et tu as trouvé comme ça un boulot et un appartement !

– C’était prévu depuis longtemps, dans l’éventualité de mon passage à la clandestinité.

– Prévu par qui ?

– Tu es de la police ?

Dada avait préparé le second assaut. Elle n’attendait que le moment de porter le fer, ma réponse lui en donnait l’occasion.

– Alors tu nous mouilles tous et tu ne nous dis même pas pourquoi, pour qui !

– Personne ne me connaît, personne n'est mouillé, c'est aussi simple que ça. Si pour toi, seule compte la pseudo-respectabilité bourgeoise du quartier, moins tu en sauras mieux tu te porteras.

– Attends, reprit Anne, tu n'as pas compris, ce que l'on veut c'est que tu partes.

C'était clair et sans bavure, il n'y avait pas à discuter. Anne n'avait pas haussé le ton, n'avait laissé filtrer aucune émotion. Elle annonçait un verdict avec la bonne conscience d'un juré d'assises qui ne parle pas en son nom propre mais au nom de la collectivité toute entière.

– Bien sûr qu'il faut que je parte. Je suis probablement repéré, quelqu'un est passé à mon boulot et je suis presque sûr que les flics guettent mon retour à Boulogne. Je partirai dès que j'aurai pu m'organiser un peu, il me faut un peu de temps pour me retourner.

En le disant, je regrettais ce dernier mot, associé aux joueurs malheureux ou aux petits truands aux abois. Ce n'est pas cette carte que je devais jouer, je ne voulais pas implorer un répit, il ne fallait pas que je leur fasse pitié. « Il vaut mieux faire envie que pitié » dit très justement le proverbe.

– Je ne comprends vraiment pas où vous voulez en venir avec vos simagrées alternatives. C'est facile d'être alternatif lorsque l'on ne dérange personne. Si vous étiez vraiment en rupture avec le système vous vous occuperiez moins de ce que pense la bonne société.

– C'est bien facile pour toi de dire ça, reprit Anne piquée au vif. Qui es-tu pour nous juger ? Que sais-tu de notre engagement, de notre travail ? Tu es arrivé là, des mensonges plein la bouche et tu voudrais que nous remettions nos vies entre tes mains. Tous ça pour mener une guerre d'hommes, avec tes méthodes d'homme. Sors de ton rêve meurtrier, regarde autour de toi. Regarde ce quartier. Il y a peu, il était aux mains des vautours qui pour les uns ne pensaient qu'à le piller et pour les autres à y

construire des immeubles de standing. Aujourd'hui des activités s'y développent, les habitants refont les toitures, changent les planchers, retapent des maisons que tout le monde croyait perdues. Même la municipalité recule et commence à parler de réhabilitation du centre-ville. Ça c'est la vie. Oh ! Bien sûr il ne s'agit pas de LA Révolution. La rue des Caves n'a pas embrasé le monde, mais les Revolutionären Zelle non plus que je sache.

Anne s'était redressée, toutes griffes dehors. Son grand corps diaphane s'était tendu, elle avait rejeté en arrière ses grands cheveux noirs. Je la regardais, la voyais, pour la première fois. Sa maigreur, la manière masculine qu'elle avait de s'habiller n'étaient que simulacre. Un camouflage qui lui permettait de passer inaperçue. Anne en réalité était une ninja, une religieuse guerrière qui avait fait de son corps une lame. Il suffisait de regarder ses mains pour le voir. Des mains habituées à travailler, tachées d'encre, usées. Des ongles courts, de longs doigts noueux qui punctuaient avec précision, avec concision chacune de ses phrases. Anne était une mystique qui avait fait de la rue des Caves sa chapelle. Il était évident que je ne parviendrais pas à la convaincre ni à la manœuvrer. Au mieux arriverais-je à la persuader de ma bonne foi. Il fallait que je lui prouve que moi aussi j'étais un Juste, que ma quête était absolument désintéressée.

– Les RZ ne cherchent pas à embraser le monde, nous ne voulons pas agir à la place des gens. Nous voulons simplement qu'ils soient confrontés à la réalité, qu'ils reconnaissent leurs ennemis, qu'ils comprennent leurs méthodes. C'est vrai, nous sommes en guerre et la bourgeoisie ne s'y est pas trompée. C'est pour cela qu'elle pourchasse tous ceux qui s'élèvent contre elle. Tu n'as peut-être pas entendu parler de Stammheim, des interdictions professionnelles, de la délation, des chasses à l'homme.

– Je sais très bien ce qui se passe en Allemagne. Je sais aussi ce qui se passe en France, en Espagne, en Italie et en URSS. Bien sûr il faut lutter mais pas comme vous le faites, pas en utilisant les mêmes méthodes que les oppresseurs.

– Nous n'avons pas d'alternative. Pas plus que les Vietnamiens

n'ont d'alternative, ce n'est pas à nous qu'est revenu le choix des armes. D'ailleurs je ne vous demande pas de me suivre mais de reconnaître que nous sommes dans le même camp.

– Pour quoi faire, intervint Dada, pourquoi as-tu besoin que nous soyons dans le même camp ?

– Parce que vous avez réussi à créer à Sèvres une commune libre. Ne gâchez pas votre victoire. Si vous avez gagné, c'est parce que vous avez été offensifs, que vous avez osé afficher votre différence. Croyez-moi vous n'avez rien à gagner à baisser la garde, vous seriez broyés.

– Qui parle de baisser la garde ? Anne revenait à la charge mais c'est Dada qui avait posé la bonne question. Celle à laquelle je ne voulais surtout pas répondre : A quoi veux-tu que l'on te serve ? Ce n'était certes pas à elles qu'il fallait que je propose d'entrer dans l'action directe. Elles n'étaient pas prêtes non plus à ce que leur quartier serve de base arrière. Anne en tout cas ne l'accepterait pas. Tout au plus pourrais-je obtenir sa neutralité à force de palabres.

De toute façon, je n'en demandais pas tant. Il me fallait seulement du temps, du temps rue des Caves.

– Attendez ! J'avais tendu mes deux mains vers elles. J'ai eu une nuit agitée et je n'ai rien mangé depuis une éternité, ce serait trop vous demander, un morceau de pain ? J'avais dit ça sans agressivité, comme quelque chose de parfaitement disjoint du contexte, comme une sorte de « point d'ordre ».

Anne parut décontenancée et Dada éclata de rire.

– Tu ne manques pas d'air, dit-elle, mais c'est vrai que moi je manque à tous mes devoirs.

D'instinct j'avais mis dans le mille. Nous étions tout à coup sur un autre terrain, il n'était plus question de guerre, de stratégie, de valeur, mais simplement de pain. Dada me fit signe de m'asseoir, elle prit sur le frigo un quart Poilane et une tranche de Comté et me les tendit.

– Tu sais, dis-je en me saisissant du pain et du fromage, je n'ai pas voulu vous mentir. J'avais d'ailleurs commencé à vous parler

de ce que je faisais en Allemagne. Bien sûr je l'ai fait à mots couverts parce que je dois être prudent. Maintenant ils m'ont retrouvé et il va falloir que je parte mais je voudrais partir en ami. Vous avez été super avec moi, j'ai apprécié votre accueil et je respecte ce que vous construisez. J'aurais voulu avoir plus de temps pour discuter stratégie, pour vous raconter mon expérience en Allemagne, mais bon ! C'est comme ça.

Ma phrase restait en suspens et je ne faisais rien pour rompre le silence qui s'installait. Posément je m'étais mis à découper une tranche de pain. C'est Dada qui parla la première.

– Attends, on ne te jette pas à la rue, tu veux du temps pour te retourner, c'est normal, tu es d'accord Anne !

Anne avait adopté ce visage imperturbable que je lui connaissais bien. Elle n'avait plus rien de la *pasionaria* qu'elle était quelques minutes plus tôt.

– Oui... Et s'adressant à moi : Quelqu'un t'a vu au 18 ?

– Ce matin j'ai parlé avec Jean-Michel mais je ne lui ai pas dit que j'avais dormi chez vous.

– Il peut rester ici quelques jours, intervint Dada. Si quelqu'un l'a vu au 18 autant ne pas y retourner. Il y a une « chambre d'ami » au premier. Une chambre d'ami, c'est ce qu'il te faut.

J'avais obtenu un délai mais le prix en était la claustration. C'était sans doute le seul compromis possible. A tout bien considérer il n'était pas un mauvais, d'autant qu'il ne s'assortissait d'aucun ultimatum. Et puis c'était le compromis passé avec les éléments durs. Bouche dorée et le corsaire ne tarderaient plus à revenir et tout redeviendrait possible. Je n'étais d'ailleurs pas sorti de la « discus ». Anne n'avait cédé qu'à contrecœur pour ne pas briser l'enveloppe fusionnelle qui la raccordait à sa compagne. Elle n'avait concédé qu'une sorte de partie remise, qui, à y réfléchir, me faisait froid dans le dos. Non seulement parce qu'elle pouvait réattaquer à tout moment, mais parce qu'elle travaillerait les autres en sous-main. Comme au Moyen Age, comme à Diên-Biên-Phu, elle creuserait des galeries de mines. Elle avait le pouvoir de se démultiplier, de se changer en une

kyrielle de petits hommes jaunes, acharnés à ma perte. Je n'avais pas trouvé la faille dans sa cuirasse, le carré de chair tendre qui m'aurait permis de la tuer ou de m'en faire une amie.

Le moment était mal choisi pour chercher ce talon d'Achille, il fallait que j'anticipe le retour de mes alliés. Ils auraient trouvé les inspecteurs en civil dissimulés rue Traversière et tout le monde serait persuadé que j'étais l'objet d'une chasse à l'homme. Ou alors Langlois n'avait pas poussé l'investissement jusqu'à mobiliser deux types sur le coup ! Il n'y aurait personne rue Traversière et mon histoire, tout à coup sonnerait faux. Il faudrait alors les persuader que je n'étais qu'une petite pointure et que l'alerte rouge n'était pas nécessaire. Que j'étais recherché mais à petite vitesse. Une fois de plus, Langlois allait choisir. La situation aurait été plus confortable si j'avais pu savoir d'avance ce qu'il choisirait, mais de ça non plus il ne m'avait rien dit. Restait à savoir comment faire pour que la défense d'un cartographe motive des révolutionnaires impatientes d'en découdre avec le grand capital. Dans cette partie-là Anne pouvait être une alliée de poids. C'est elle qui faisait de moi un grand terroriste, quelqu'un dont il fallait au plus vite se débarrasser. S'il n'y avait personne rue Traversière, ce travail de sape me serait des plus utiles. Il fallait en somme que je me tienne sur le fil du rasoir, suffisamment méchant pour être attractif, suffisamment gentil pour être tolérable.

Pour l'heure ce que j'avais de mieux à faire, c'était de m'éclipser. Il ne me restait qu'à prétexter une forte migraine pour aller me mettre au lit une heure ou deux. Dada m'accompagna jusqu'à la chambre d'ami et promit de me réveiller dès le retour d'Annette et d'Eddy.

Ma montre marquait 16 heures lorsque je m'allongeai sur un matelas jeté à même le sol dans une chambre de l'appartement vide du premier. J'étais dans l'extrême pointe de la flèche, de ma chambre je pouvais voir le petit carrefour qui réunit la rue des Caves, la rue Ledermann et la rue de Rueil. Passé ce carrefour ce n'était plus la rue. Le J7 d'Eddy pouvait arriver de là... De toute façon j'avais un peu de temps à moi, pour recadrer ma position.

Un, j'étais maintenant dans les lieux, même si ma pseudo clandestinité me mettait un fil à la patte. Deux, il allait falloir que je téléphone pour organiser mon départ. Trois, il fallait que je fasse traîner ce départ. J'étais bien loin d'avoir fini mon boulot, toute une partie de la rue m'échappait encore complètement. Je n'avais mis les pieds ni au 7, ni au 12, ni au 14. Je n'avais qu'une vue très partielle du 10. Autrement dit le bas de la rue m'était presque inconnu. J'avais trouvé des points d'accroche dans le haut, mais ma rencontre avec Jean-Michel m'avait montré que j'étais loin d'avoir fait le tour de la question. Quant au 25 et à ses ramifications j'avais pour ainsi dire perdu la piste. Tout cela c'était l'objectif, ce pour quoi il me fallait du temps. Maintenant les moyens. Si je voulais faire « sortir le loup du bois » il était impératif que je voie du monde. Il fallait donc que les Caviens me sachent dans leurs murs. Il me fallait une rumeur, du bon bouche-à-oreille. Par Fred l'Africain je pourrais toucher tout un réseau et faire courir la nouvelle, jusqu'à la Laverie, la Boucherie et le 10 escalier Croix-Bosset. Malheureusement, Gégé étant reparti, je n'y avais plus de vrais soutiens. Par le *Punk*, par Pierre et Françoise, beaucoup de gens pourraient le savoir. C'est par eux qu'il fallait commencer. Il fallait que je convainque Bouche dorée et Eddy de m'accompagner téléphoner de chez Pierre. S'ils voulaient savoir pourquoi Pierre et pas l'imprimerie j'avais aviserais. C'était peut-être un peu court, mais déjà j'entendais le J7 se garer sous mes fenêtres.

Par un petit signe discret au carreau j'appelai Bouche dorée, un instant plus tard elle était dans la chambre, Eddy à ses côtés. L'un et l'autre étaient très excités, ils avaient vu les deux mecs dans la voiture, exactement comme je le leur avais annoncé. J'étais bien le terroriste de premier plan qu'ils avaient imaginé. Anne, qui elle aussi avait entendu le camion arriver, ne tarda pas à nous rejoindre, mais c'était pour rattraper Eddy. Resté seul avec Annette je n'eus aucun mal à la convaincre de m'accompagner chez Pierre. Elle me fit prendre un escalier branlant qui descendait jusqu'aux caves du 28, lesquelles communiquaient

avec l'atelier d'urbanisme. Il ne nous fallut que quelques minutes pour atteindre le 25, puis la cour. Là Annette ouvrit une petite porte que j'avais remarquée lors de la soirée Château-fort et qui depuis m'intriguait. Elle permettait de passer le mur et de prendre pied sur une passerelle de bois qui surplombait une autre cour plus petite. Immédiatement à gauche une porte donnait accès au premier étage d'un immeuble en brique rouge. Tout en descendant l'escalier de bois j'interrogeai mon guide sur l'endroit où nous nous trouvions.

– C'est le hameau, dit Annette. Pensant d'un mot avoir tout dit.

A sa façon de dire « le hameau » il était évident que nous étions encore à l'intérieur. Elle avait dit cela comme quelqu'un qui fait visiter sa maison et complaisamment cite le nom des pièces traversées : la salle de bain, la cuisine... le hameau ! Le petit immeuble qui nous faisait face était très abîmé, là encore les pilliers d'épaves avaient opéré. Le zinc des toitures avait disparu laissant à nu un parquet gorgé d'eau. Ça et là des fenêtres manquaient, les vitres de la petite véranda qui ouvrait sur la cour avaient depuis longtemps volé en éclats. La cour elle-même était couverte de gravats. Ignorant ce décor Annette avançait d'un pas rapide, elle franchit une grille et m'entraîna dans une sente sombre qui débouchait sur la rue de Ville-d'Avray. À nouveau nous avons traversé l'îlot par l'intérieur mais cette fois de haut en bas. J'allais devoir ajouter de nouvelles cases à mon plan, un nouveau lieu avec un drôle de nom. Il fallait vraiment que l'on soit ailleurs pour que ces immeubles enchâssés les uns dans les autres se parent des attributs de la ruralité. Qui vivait là ? Autour de la cour et dans la sente on pouvait repérer des traces de vie. Du linge sur un étendoir pendu à une fenêtre, un rideau, une gouttière neuve. Bien sûr on était loin des fastes de LA rue, ici les façades étaient grises et aucune porte n'ouvrait sur un jardin suspendu, pourtant là aussi la vie semblait vouloir reprendre ses droits. Nouveau couloir, nouvelle cour pavée, nouvel escalier. Pierre habitait au second étage d'un des immeubles qui bordent

la rue de Ville-d'Avray, légèrement en contrebas du *Punk*. Annette frappa à l'une des deux portes qui donnaient sur le palier et attendit. J'étais surpris par son geste, c'était la première fois que je la voyais frapper à une porte et attendre qu'on lui ouvre. Ce geste si commun partout ailleurs avait été aboli rue des Caves. Une fois passée la barrière qui séparait les maisons de la rue, tous les appartements étaient ouverts et chacun passait librement de l'un à l'autre. Dans LA rue jamais Annette n'aurait frappé à une porte avant d'entrer. Là nous étions à la marge, la règle commune reprenait un sens.

La porte s'ouvrit sur un Pierre tout sourire qui n'avait pas l'air surpris de nous trouver là. Bouche dorée l'embrassa et sans entrer dans le détail lui demanda si l'on pouvait passer de chez lui un coup de téléphone qu'on ne pouvait pas aller donner à la poste. Pierre ne demanda pas d'explication et sortit de sa poche une clef plate. Bouche dorée s'en empara, remercia d'un clin d'œil et bondit dans l'escalier.

– Attends Annette !

Il fallait que je la coupe dans son élan, que j'établisse le contact avec Pierre, il fallait que je le fasse maintenant. Cela ne pouvait pas être plus difficile que de me retrouver devant un téléphone, sans même savoir à qui téléphoner.

– Tu ne crois pas que l'on doit à Pierre une explication ?

Bouche dorée me regarda interloquée. Qu'avais-je besoin de dire ça, de mettre dans la confidence quelqu'un qui ne demandait même pas à y être ? J'évitai ce regard pour m'adresser directement à Pierre.

– On peut entrer cinq minutes ?

– Bien sûr, allez, entrer, c'est vrai Annette vous n'êtes peut-être pas si pressés !

Sans laisser à Bouche dorée le temps de répondre ni de réfléchir j'entrai dans l'appartement. Il faisait sombre, malgré l'heure les persiennes étaient tirées et seules une petite lampe de chevet éclairait une assez grande chambre. Les proportions de la pièce étaient agréables et si elle n'avait pas été meublée à la va-

vite, comme une chambre d'étudiant, elle aurait pu être jolie. Il régnait un invraisemblable désordre qui me sembla n'être le fruit que d'une longue suite de négligences. Du linge sale encombrait un très vieux fauteuil crapaud, des verres, des journaux, des outils traînaient dans tous les coins. Seul un grand lit, posé à même le sol, paraissait à peu près dégagé. Pierre le referma pour la forme et m'invita à m'asseoir. Annette avait suivi le mouvement, c'était à moi de jouer.

– Si on ne peut pas téléphoner de la poste, c'est que je suis recherché.

– Oui, je sais, me répondit-il, les flics sont passés au *Punk* avec ta photo. Enfin la photo d'un certain Werner Groze.

– C'est mon nom, Philippe Minvielle c'est un pseudo, c'est la nouvelle identité que m'a procurée un jeu de faux papiers.

– Il ont aussi parlé de la RAF.

– En Allemagne je fais parti des RZ et en devenant clandestin j'ai eu des contacts avec la RAF. Et puis je suis passé en France, on ne pensait pas qu'ils me retrouveraient. Heureusement que j'étais parmi vous, sinon à l'heure qu'il est, je serais sûrement en taule.

– C'est vrai, intervint Annette, il y a deux « civils » qui planquent devant son appartement à Boulogne et ils sont aussi passés à son boulot.

Bouche dorée était entrée dans mon jeu, ne pouvant me garder pour elle seule, elle changeait son fusil d'épaule et investissait la scène.

– Il faut qu'il trouve un moyen de se mettre au vert.

– Attendez, reprit Pierre, c'est quoi les RZ ?

– Les Revolutionären Zelle, des cellules révolutionnaires, qui travaillent au changement de la société.

– En posant des bombes ?

Pierre n'avait pas mis d'agressivité dans sa question, il s'informait.

– Quand il le faut !

– Et qu'est-ce que tu voulais faire dans la rue ?

– Je devais préparer la venue de quelqu'un de la RAF.

Annette me regardait sans rien dire, elle ne voulait pas laisser paraître que je disais des choses qu'elle ne savait pas. Pierre d'ailleurs faisait très bien le candide.

– Et maintenant tu es grillé.

– Je ne sais pas vraiment, ils ont retrouvé ma trace, ça c'est sûr, et ils ont peut-être une piste qui les conduit ici. Encore qu'Eddy ne le pense pas. Pour lui, les inspecteurs qui sont venus au *Punk* ne l'ont fait que pour se dégourdir les jambes. Ils ont juste reçu un avis de recherche il y a plusieurs jours. Un avis comme ils en reçoivent des tas.

– Et Eddy, comment il sait ça ?

– Tu sais Eddy connaît beaucoup de gens, dit Annette, ce n'est pas la première fois qu'il a des infos sur ce qui se passe en face.

– Donc tu cherches à rebondir, conclut Pierre en s'adressant de nouveau à moi.

Il faisait le point, mais je le sentais parfaitement extérieur à l'histoire. Elle ne lui était pas totalement étrangère, parce qu'il en connaissait les protagonistes, que son resto faisait parti du territoire dans lequel elle avait lieu. Peut-être aussi parce qu'il avait des idées sur la RAF. Pourtant j'aurais juré que ce que j'étais en train de lui dire ne l'intéressait pas vraiment. Mon histoire ne le concernait pas.

– Oui, la situation en Allemagne ne facilite pas les choses. Je pourrais peut-être essayer de passer en Italie, nous avons pas mal de contacts là-bas. Cela risque de prendre un peu de temps.

A qui allais-je bien pouvoir téléphoner ? En France ou en Allemagne ? Si j'appelais en France cela voulait dire que je possédais d'autres contacts, d'autres points de chute. Si j'appelais en Allemagne ce ne pouvait être que quelqu'un au hasard. Un numéro bidon, juste pour donner le change. A tout prendre cela valait peut-être mieux, une conversation en allemand, un peu codée au cas où Pierre comprendrait la langue. Une histoire de concours annulé parce que les examinateurs étaient en avance. Toutes les conversations codées dont se régalaient les films noirs

me revenaient en mémoire. « *Raymond... Dis à Tatave que le fleuriste ne viendra pas... Oui, le fleuriste, tu sais bien...* » Cette évocation me fit sourire.

– C'est pour cela que j'ai besoin de téléphoner.

– Annette a la clef, descendez au resto, vous me la poserez en partant.

Retour à la case départ, j'avais fait mon possible mais Pierre ne marchait pas. Il ne faisait pas d'esclandre, n'évoquait pas la sécurité du quartier, la bestialité des moyens employés par les terroristes. Il prêtait même son téléphone si ça pouvait dépanner mais c'était tout. C'était déjà beaucoup et toutes les polices du monde l'auraient arrêté pour complicité. Seulement voilà, moi je cherchais à remonter la filière, à trouver ceux qui étaient prêts à être actifs. A y regarder de plus près, pour l'instant, je ne pouvais pas compter sur grand monde. Seule Bouche dorée et le corsaire avaient été un peu coopératifs, j'avais tout fait pour cela, trop peut-être.

Bouche dorée descendit l'escalier sans rien dire. Ouvrit une petite porte qui de la cour permettait d'entrer au *Punk* et s'effaça pour me laisser entrer. La salle était déserte, elle ne m'y suivit pas, ce qui évidemment arrangeait mes affaires. J'allais pouvoir téléphoner à Langlois et le mettre au courant. Cette fois il pourrait me dire dans quoi il allait me faire mettre les pieds.

C'était bien mal connaître Langlois.

– Je ne vais rien faire, me dit-il après que je lui eus raconté les événements. En tout cas pour l'instant. Tant que les rapports que vous me ferez parvenir me sembleront de bonne qualité. Et le jour ou vous vous endormirez, je ferai courir le bruit que vous pourriez bien être un flic.

Je raccrochai, halluciné.

Dans la cour de derrière Annette attendait, elle me tendit une cigarette roulée à la main et ce n'est qu'une fois que j'eus tiré plusieurs bouffées qu'elle entreprit de me questionner. Que pouvais-je lui dire ? J'avais envie de poser mon baluchon, de la prendre dans mes bras et de lui raconter mon rêve de la veille.

Je n'avais plus du tout envie de calculer, d'utiliser, de prévoir. D'un mot j'esquivai ses questions évoquant les réseaux italiens, Lotta continua, Cuba, la Syrie ! Un fatras qui ne ferait pas longtemps illusion. A mon tour je m'étais assis, déjà le soir tombait, une sorte d'ouate humide tamisait les bruits de la rue. Quel drôle de boulot je faisais ! Ce n'était évidemment ni le lieu ni le moment de soulever la question mais ce constat m'avait traversé comme une évidence. A vrai dire mon cerveau devait d'abord avoir émis un « qu'est-ce que je fous là ? » mais il avait immédiatement corrigé. Je savais très bien ce que je foutais là, mon « moi » psychanalytique veillait au grain. J'étais un petit soldat, un cartographe, un éclaireur, une sorte de Sioux sur le sentier de la guerre. L'image de Jean-Michel me traversa l'esprit.

J'étais aussi autre chose, qui ressemblait moins à une image d'Épinal. J'étais le fou du roi qui pour une fois mesurait bien la longueur de la laisse. Je pris des mains de Bouche dorée la petite fumée qu'elle me tendait et laissai ma tête glisser sur son épaule. Sa veste de toile était déjà recouverte d'un voile de rosée qui se mélangeait à son parfum. Je voulus la prendre par la taille mais ne pus achever ce geste. Sans avoir eu à se chercher nos mains s'étaient fondues l'une dans l'autre. Sa bouche trouva la mienne, ma langue caressa ses lèvres. Nous échangeâmes un long baiser. L'obscurité était maintenant complète mais nos corps se lovaient l'un dans l'autre, sa main enveloppa mon sexe. Il s'était durci, cabré par le désir. Sans un mot elle me prit la main et m'entraîna à sa suite.

– Ne retournons pas au 28. Il doit bien y avoir un autre endroit.

– D'accord, dit Annette, allons chez un de mes amants.

Elle avançait d'un pas sûr, glissant le long d'étroits passages. Je reconnus la silhouette massive du 25, l'escalier branlant, la petite porte. Cette fois au lieu de traverser l'immeuble nous escaladions les étages. Au second un couloir permettait de le traverser de part en part. Annette poussa une porte, puis une autre et alluma. Nous nous trouvions dans une pièce dont le plancher avait été arraché.

Quelques volées de planches soutenaient un matelas double jeté à même le sol. Annette retira ses chaussures et d'un bond sauta sur le matelas, quelques planches craquèrent. Elle était maintenant au centre du fragile radeau et déboutonnait un à un les boutons de sa veste. Je pris appui sur une solive et la rejoignis. À nouveau nos corps se fondirent. Notre étreinte se prolongea tard dans la nuit. Économie de mots, nous expérimentions un langage entièrement dévolu au plaisir et au jeu. Chacun guidait l'autre sur des chemins intimes qui bifurquaient à chaque caresse. Nous redécouvriions l'amour.

## Chapitre V

### **Rapport n°4**

*Le contact le plus intéressant que j'aie eu depuis que je vis au 25 rue des Caves a été celui avec Denis. Il est dans le quartier depuis le début et raconte l'histoire suivante.*

*« En 1971, au lendemain des élections municipales, trois jeunes couples vont voir Marel, le premier adjoint socialiste, et obtiennent de lui des appartements au 22 rue des Caves. Au lieu de les occuper il s'installent tous dans le même et fondent la première communauté. Tout de suite le 22 devient terre d'asile et tous ceux qui veulent décompresser en sortant de chez leurs parents, du lycée ou de la fac s'y donnent rendez-vous.*

*Dès les premiers mois la mairie intervient à de nombreuses reprises pour éviter que des immeubles vides ne soient squattés. Elle intervient au 18, au 10 rue des Caves et dans d'autres endroits du quartier, sur la Grande rue, rue de ville-d'Avray... La pression autour des immeubles vides ne cesse de s'accroître, la rue peu à peu est investie par des groupes de jeunes Sévriens qui se l'approprient en peignant les façades.*

*En 1972, après la mort chez Renault d'un militant de la Gauche prolétarienne, Pierre Overney, un « groupe révolutionnaire », le GR Sèvres, est créé rue des Caves. Il se spécialise dans « l'agit-prop » et plus spécialement dans le théâtre de rue. En avril, le GRS est au Larzac afin de soutenir les paysans en lutte contre l'extension du camp militaire. De nouvelles amitiés se nouent et la communauté s'agrandit. Parallèlement un adjoint au maire, André Ségéla, accepte*

*de louer plusieurs immeubles à des associations. Les 7, 12, 12bis et 18 rue des Caves ainsi qu'une petite maison dans la cour du 18-22 (celle d'Eddy) sont loués de cette manière. Plusieurs lieux de vie sont créés. Durant l'été 72 le GR Sèvres se retranche à Cogolin et organise des « commandos anti-riches » sur la côte d'Azur. La nuit, sur les parkings, ils crèvent les pneus des Mercedes. Le jour ils « attaquent » à coups de fruits pourris les yachts arrimés sur le port de Saint-trop. De retour à Sèvres des heurts opposent les squatters et des bandes de loubards. La mairie finit par murer le 21-23 et le 10 rue des Caves pour assurer la paix publique. Le statu quo ne durera que quelques mois, en avril 73 trois nouveaux immeubles sont ouverts, le 28, le 14bis et le 14ter. La rue des Caves devient le pied-à-terre parisien des marginaux de la France entière.*

*Le GR Sèvres, lui, favorise toutes les tentatives de subversion. En février un groupe qui s'est autoproclamé « irrécupérable » organise un concert sauvage au lycée de Sèvres. En avril pendant la fête commerciale la sono passe plusieurs heures sous le contrôle des squatters qui en profitent pour diffuser de la musique pop et des slogans contre la loi Debré. En février 74, le GR Sèvres au grand complet s'embarque pour Hendaye avec la ferme intention de « marcher sur l'Espagne ». Les Franquistes viennent d'y condamner à mort Salvador Puig Antich, un des membres du Mouvement ibérique de libération, le Mil. Le 2 mars, malgré une mobilisation sans précédent qui a électrisé les gauchistes partout en Europe, il sera garrotté. L'action directe apparaît plus que jamais à l'ordre du jour. Pourtant de retour dans leur rue les révolutionnaires sont absorbés par d'autres urgences. Tout est en train d'imploser. Le 22 est à la dérive, personne n'y vit plus vraiment même moi, locataire en titre, je me suis réfugié au 18. Les loubards passent alors à l'offensive, le navire amiral est sur le point de sombrer. Dans un dernier sursaut, à la hâte, les Caviens parviennent pourtant à remonter le pont-levis, la rue se transforme alors en fort Chabrol. Pour beaucoup d'habitants du lieu, le blocus, l'indispensable blocus est un splendide ratage, la fin d'une aventure. La communauté explose, s'éparpille. Les uns se mettent au vert en Ardèche. Les autres découvrent les*

*Alpes de Haute-Provence et leurs espaces infinis. Ceux qui restent se répartissent le territoire et tandis que certains entreprennent d'exorciser leurs histoires en les racontant dans la revue du Cerfi, Recherches, d'autres se passionnent pour les énergies douces. En 1975 la vie reprend ses droits et de nouveaux arrivants irriguent la rue d'un sang neuf. De nouveaux liens sont tissés et des associations ayant pignon sur rue parviennent à louer de nouveaux immeubles. L'Asti s'installe au 10, les Enfants animateurs de Sèvres au 14. La rue se refait une santé. En 1976, le squat continue à gagner du terrain, le 25 est partiellement démuré, une crèche parentale s'installe au 28. La communauté des débuts a éclaté en sous-groupes distincts, mais les immeubles restent la coquille commune. »*

*Ici s'arrête le récit de Denis. Pour lui qui vit au 18-22 avec les « anciens », les années folles ont pris fin en 74 et la marche sur l'Espagne a été le chant du cygne du GR Sèvres. Les caviens se sont lassés de l'action directe symbolique et n'ont pas voulu faire le pas qui les séparait du terrorisme.*

\*\*\*

C'était une des façons de raconter l'histoire, peut-être la plus froidement cartésienne. Bien sûr il y en avait d'autres et tout d'abord celle d'Eddy. Avec lui, l'histoire ne s'arrête pas en 74. Elle ne peut pas s'arrêter là. Lui en 74 il fait la campagne présidentielle de René Dumont, l'appartement de Brice Lalonde devient son squat parisien et il retrouve rue du Château d'eau l'imprimerie de Nicolas son « père adoptif ». Mais comment raconter cette histoire-là avec les mots appris lors de nos séminaires ? Tout à coup elle se peuple de noms, de sigles, d'histoires d'amour. Pour raconter cette histoire-là il faudrait raconter Eddy, dire qu'il est Juif et que dès son plus jeune âge on lui a appris la rectitude. Dire

qu'il est mythomane et capable de donner vie à ses chimères. Il faudrait le disséquer, le découper en fines lamelles que l'on passerait au détecteur de mensonges en apportant tous les correctifs voulus : ambiance de l'époque, subjectivité, idéologie... Je n'avais pas envie de me lancer dans cette cuisine de laboratoire. Eddy m'avait touché, son enthousiasme me touchait, son envie de convaincre, de séduire.

Pour l'instant le récit de Denis suffisait à ceux à qui je destinais ce rapport. Il était haut en couleurs, j'imaginai à Cogolin le GR Sèvres fourbissant ses armes, mûrissant de somptueux plans et se jetant en hurlant sur de paisibles milliardaires. Avec Eddy c'était plus compliqué et plus grandiose. A l'entendre il existait une toile, une immense toile polymorphe qui ne cessait de croître. Elle était composée de milliers de fils et ce n'est qu'en les reliant les un aux autres que l'édifice entier pouvait apparaître. Ce que m'avait raconté Denis ne constituait qu'un des réseaux, peut-être même un seul fil ! Qui plus est ce fil se brisait trois ans auparavant. Moi, bien sûr c'est la toile qui m'intéressait avec ses ramifications d'aujourd'hui et ses prolongements possibles. Mais en quoi tout cela intéressait-il mes commanditaires ? En quoi cela concerne-t-il Langlois qu'Eddy soit Juif et qu'un certain Nicolas soit son père adoptif ?

Les réseaux de la bande à Baader, oui, ça peut mériter une enquête des RG, c'est opérationnel, si l'on peut dire. La grande toile créée par le courant alternatif, cela n'a rien d'opérationnel. Créer des entreprises, des réseaux de distribution courts, s'intéresser à l'éco-système... tout cela n'avait rien de dangereux. A moins d'arriver à reconstituer toute la toile, éclairant d'un coup une société parallèle en marche. Là le récit prendra une autre tournure, l'information vaudrait quelque chose. Il me fallait du temps pour réfléchir à tout cela. Jusqu'à présent j'avais eu une vision trop rapide et du coup j'étais passé à côté de l'essentiel. Qu'est-ce que l'on en avait à foutre de la bande à Baader si la prise du pouvoir était un enjeu dépassé ? Cette fois dans la partie de go c'est moi qui avais un coup de retard.

Je pliai le papier sur lequel j'avais consigné mon rapport. Il était presque deux heures du matin, le service au *Punk* devait se terminer et Annette ne tarderait plus. Elle n'était pas une historienne. Elle était co-substantielle au lieu, tout simplement. Si la rue des Caves était bien une terre libérée, c'était grâce à elle. A ses manières d'amazone, à sa douceur, à sa chaleur. Elle apportait cet éclairage, cette étincelle qui met tout en perspective, qui rend tout possible.

Je m'étendai sur notre radeau de fortune en allumant une des cigarettes qu'Annette avait préparées. Bientôt il faudrait que j'envoie mon rapport à Langlois, une semaine s'était écoulée depuis le coup de téléphone au *Punk*. Une semaine, le laps de temps convenu ! Je ne savais plus très bien ce qu'il fallait que je mette dans ces rapports. J'avais donc opté pour un style composite. J'aurais peut-être dû adopter la règle d'or du polar : 1/3 de suspens, 1/3 de violence, 1/3 de cul. Ma règle à moi c'était plutôt 1/3 de géographie, 1/3 d'histoire, 1/3 de suspens. Enfin, à partir de maintenant seulement je pouvais introduire un tiers de suspense. Le moins que l'on puisse dire c'est que mon avenir était incertain. Je n'avais plus de contacts directs ni avec Dada ni avec Anne, le borgne espaçait ses visites, Fred l'Africain, Buch, Sophie et les autres appartenaient à un autre espace-temps. Jean-Michel m'avait sans doute oublié. Restaient les habitants du 25 et leurs proches, et Annette bien sûr. Eux ne feraient rien pour influencer sur le cours des choses mais je sentais bien qu'il suffisait de peu pour que les événements se précipitent. À la première intrusion des flics dans n'importe quel endroit du quartier le statu quo tomberait en poussière. Eddy me traînerait dans son trou et Anne exigerait mon départ immédiat. Cela Langlois le savait parfaitement et je n'avais donc aucune raison de le lui écrire, en tout cas tant qu'il se contentait de l'histoire / géographie. En fait je n'arrivais pas à comprendre ce qu'attendait Langlois. Si je parvenais à échafauder ne serait-ce qu'une hypothèse je pourrais lui concocter une belle histoire à épisodes et m'abandonner dans les bras de Bouche dorée, mais précisément ce scénario-là ne me

venait pas. Je disposais de trop peu d'éléments, la piste Baader avait fait long feu même si je persistais à croire qu'elle aurait pu valoir le jus. Le plan cartographe me paraissait un peu limité, même en le plaçant dans la perspective d'une opération à tiroirs. A part cela, qu'est-ce que j'avais ? Un net intérêt pour Suzanne Herwouet, peut-être que sous ses dehors inoffensifs elle cachait un trafic de drogue à grande échelle ! Était-ce elle le « loup du bois » ? J'imaginai les sacs de poudre blanche échangés contre de la poudre noire dans l'arrière-salle du *Punk*. Pierre et Véronique opérant sous l'œil impavide de Klaus Croissant.

C'est Bouche dorée qui me sortit de ce rêve. La lumière était éteinte, elle m'enveloppait de son corps chaud et caressait mon ventre, m'invitant à la prendre. Je basculai dans un autre rêve jusqu'aux premières lueurs de l'aube.

Un bruit de verre brisé me tira du sommeil, il était 13h15, le 5 novembre 1977. J'enfilai mon jean et un pull à même la peau. Le soleil franc qui baignait la cour découpait un triangle de lumière sur le plancher de la chambre. A l'une de ses extrémités il caressait le dos nu de Bouche Dorée que rien n'aurait pu distraire du sommeil.

Dans la cuisine un homme ramassait précautionneusement les morceaux d'un saladier brisé. Il avait les cheveux coupés court, une chemise à grands carreaux comme en portent les bûcherons, un pantalon marron à grosses côtes et une paire de chaussures montantes. En me voyant dans la cuisine il s'interrompit.

– J'ai l'impression de t'avoir tiré du lit, me dit-il, excuse-moi je faisais un peu de rangement et ce saladier m'a échappé.

– Ce n'est pas grave, de toute façon il est l'heure de se lever, je m'appelle Philippe.

– Et moi Richard.

Il avait un visage ouvert et me tendait la main à la manière des mécanos, le poignet en avant.

– J'en ai pour deux minutes, j'ai presque tout ramassé.

– Ok, en attendant je fais un café.

En habitué de la maison je pris sur le tuyau d'arrivée d'eau

un vieux mouchoir raidi par le café et après l'avoir mouillé m'en servis comme d'un filtre. Ainsi c'était lui Richard, l'amant d'Annette, le quatrième homme du 25. Je savais peu de choses sur lui, si ce n'est qu'il était nomade, la chambre qu'il occupait dans l'immeuble pouvait rester vide des semaines. Jusqu'à ce qu'il réapparaisse et en attendant qu'un nouveau coup de vent ne l'entraîne ailleurs. S'il avait le privilège de disposer rue des Caves d'un port d'attache, c'était d'abord dû à l'aura qui l'entourait. On parlait de lui comme d'une sorte de chaman qui savait interpréter les signes. Je n'étais pas parvenu à savoir si on lui prêtait de réels pouvoirs ou si c'était sa capacité à faire naître des images qui fascinait. Il utilisait, m'avait-on dit, un très ancien alphabet, inventé par les Vikings aux environs de l'an mil, les runes.

– Je suis content de te rencontrer, j'ai beaucoup entendu parler de toi, dis-je en dosant la mouture.

– Ah oui, eh bien comme ça nous sommes quittes.

Cela sous-entendait que lui aussi avait entendu parler de moi, ce qui m'étonna.

– On t'a parlé de moi ?

– Oui, je savais que j'allais rencontrer quelqu'un qui en sait plus qu'il ne veut bien le dire.

– Et c'est moi ?

– ça pourrait bien être toi, regarde cette pierre. Richard avait sorti de sa poche une pierre rouge et noire, probablement un morceau de jaspe, sur lequel était gravé un signe. Deux incisions profondes se rejoignaient à la manière d'une flèche renversée ou du faisceau d'une lampe-torche.

– C'est un morceau de jaspe sanguine.

– Et le signe ? interrogea Richard.

– Je dirais que c'est la représentation d'une source d'éclairage.

– « Ken éclaire le sentier », dit-il, tu vois, tu n'es pas à court d'idées.

– Qui est Ken ?

– C'est le nom de cette rune. Que peux-tu dire d'autre ?

– Je ne sais pas.

– Mais si, tu en sais plus que tu ne veux en dire.

– Si c'est le cas je suis ton homme.

– Réfléchis, prends ton temps, que te dit le signe ?

Je regardais la pierre noire, de fines veines rouges la traversaient de part en part. Par endroits elles se rejoignaient et formaient des taches plus sombres. La pierre ne devait pas mesurer plus de trois centimètres de long sur un et demi de large. Je la pris dans la main. Dessous elle était moins régulière, moins lisse. Comme si celui qui l'avait taillée n'avait pris la peine de lisser qu'une seule face. Celle où serait gravé le signe. Ce qu'évoquait le dos de la pierre, c'était le rocher dont elle avait été extraite. La force brute du bloc de jaspe. En regardant cette face obscure j'y vis des traces de sang séché. On eût dit que je m'attendais à les trouver là.

– C'est une pierre sacrificielle ! Que faut-il sacrifier pour accéder à la connaissance ?

– Odin a sacrifié son œil, Tyr sa main, répondit Richard avec le plus grand sérieux.

– C'est vrai, je me rappelle un film que j'ai vu quand j'étais gosse. Un film hollywoodien sur les Vikings, avec Johnny Weissmuller dans le rôle de la montagne de muscles.

– Le sacrifice, reprit Richard sans départir de son sérieux, ce n'est pas qu'une perte. C'est aussi la voie de la connaissance. Regarde cette pierre, par exemple elle a le pouvoir d'arrêter les hémorragies. Il suffit pour l'utiliser de sacrifier quelques certitudes biens assises. Tu penses que le rationalisme cartésien est l'aboutissement d'un long processus d'évolution ; que l'on ne doit s'en séparer sous aucun prétexte. Je dis moi qu'il faut l'abandonner. La force, la connaissance tu les as en toi et elles ne demandent rien de mieux que d'apparaître au grand jour. Attention il ne s'agit pas de tomber dans la religiosité, dans la superstition. Juste d'arrêter de se penser tout-puissant. Les Vikings n'étaient pas les brutes sanguinaires qu'en a fait Hollywood. C'était une civilisation évoluée, complexe, sensible

qui vivait plus près des éléments que nous ne le serons jamais. Les Vikings connaissaient leur place dans l'univers et pouvaient utiliser la puissance des pierres.

– Toi aussi tu peux l'utiliser ?

– Moi, je ne suis pas un initié, mais ça tu le sais déjà Philippe.

Après avoir prononcé mon nom Richard marqua un temps, il me regardait dans les yeux. Les siens étaient d'un gris très clair et se prolongeaient par des pattes d'oies rieuses.

– Un initié n'est pas un chaman.

– Et un chaman n'est pas un prêtre, risquai-je.

– Non, un chaman c'est beaucoup plus qu'un prêtre. L'église a tué la magie pour ne pas avoir de comptes à rendre. Le chaman a une obligation de résultats alors qu'un prêtre n'est que le servent d'un rituel. Lorsque les religions ont été supplantées par le christianisme tout s'est ossifié, la parole s'est faite dogme. Sais-tu pourquoi les druides n'écrivaient rien ?

– Je n'en ai pas la moindre idée.

– Pour ne rien figer justement, pour que chacun puisse adapter la parole à ce qui est. Aujourd'hui rares sont ceux qui développent une spiritualité authentique. Le matérialisme a asséché l'imagination, tué les rituels. L'église avec son manichéisme débile a puissamment contribué à l'abrutissement général.

– Reste les utopistes et les fous.

Richard sourit de ma réflexion.

– Reste, la rue des Caves et ses invités.

Sa phrase resta en suspens, Annette venait d'entrer dans la cuisine enveloppée d'un grand poncho, les cheveux en bataille. En voyant Richard son visage se fendit d'un immense sourire, ses bras se déployèrent et une fraction de seconde plus tard s'enroulaient autour de sa taille. Elle plongeait la tête dans son cou et le couvrait de baisers. Bouche dorée, que je tenais dans mes bras quelques instants plus tôt, se fondait dans un autre. Il fallut un temps infini avant qu'elle ne s'aperçoive de ma présence. A moi aussi elle adressa un fabuleux sourire. Elle ne semblait

éprouver aucune gêne à être, en ma présence, dans les bras d'un autre. Très naturellement elle me tendit la main et m'attira à elle.

– Les présentations sont déjà faites à ce qu'il me semble.

J'étais déconcerté, c'est Richard qui répondit que nous avions déjà fait un bout de chemin ensemble.

– Tant mieux dit-elle, l'avenir de ce garçon est très incertain et nous aurons grand besoin de ta science pour nous aider à nous diriger. En attendant j'ai une faim de loup.

– Attends, je t'ai ramené un cadeau, lui dit Richard en se saisissant d'une besace en cuir posée au pied du frigo. Sur le large rabat qui en assurait la fermeture était gravé un cryptogramme. Une figure géométrique complexe qui devait être constituée d'une série d'éléments distincts, eux-mêmes extrêmement simples. Richard ouvrit la besace et en tira une branche de houx.

– Tiens, dit-il, en tendant la branche à Annette. Le houx protège la maison contre les intrus maléfiques.

Moi qui me pensais absolument hermétique à toutes ces croyances naturalistes, j'étais ébranlé par le charisme de Richard. Il émanait de lui une sincérité simple, sans faux-semblant, sans prétention. J'étais tout prêt à le croire magicien.

Pendant le petit déjeuner Richard raconta son voyage en centre Bretagne. Il avait découvert, sur une colline de granit baignée par les fougères, une petite maison isolée. Au-dessus de la porte d'entrée une vitre permettait à la lumière d'éclairer un petit vestibule. Patiemment à l'aide d'un couteau qui ne le quittait jamais il avait décollé le mastic qui retenait la vitre. Il s'était alors glissé à l'intérieur de la maison et avait démonté la serrure. Plus tard il avait tout remis en place et même fabriqué un double de la clef. Durant quelques semaines il avait utilisé la maison comme si elle avait été la sienne, avec toute l'attention que l'on doit porter à une maison. Puis un jour il avait refait son sac, soigneusement refermé la porte et il était parti. Pour lui la vie paraissait aussi simple que ça. Il partait confiant dans sa bonne étoile, trouvait un endroit favorable et s'y établissait quelque

temps. Non pas comme un vandale prêt à tout mettre à feu et à sang pour en tirer un profit immédiat mais plutôt comme un ami de passage. Il était évident qu'il avait son propre système de valeurs, un système dans lequel la notion de propriété n'avait pas le même sens que dans le code Napoléon. Il n'en faisait pourtant pas état, il n'y avait nulle trace de prosélytisme dans son récit. Il vivait autrement, voilà tout. Annette, tout en mordant à pleines dents dans une tartine de pain Poilane, ne perdait rien de son récit, elle se régalaient des deux.

Richard partit s'installer dans la chambre d'ami du 28. J'eus beau proposer de lui restituer sa chambre il ne voulut rien entendre. Ce qui restait de l'après-midi s'écoula tranquillement. Annette n'avait en rien changé son attitude envers moi. Richard était rentré c'est tout. Je savais pourtant que cela changeait beaucoup de choses. Avant de partir au *Punk* Annette me dit qu'elle ne me rejoindrait pas cette nuit. Sans y penser je me mis à mettre de l'ordre dans mes affaires et la nuit venue je sortis. Je devais poster mon rapport et voir du monde, le radeau qui protégeait ma douce retraite me semblait tout à coup bien étroit. Mes pas me portèrent jusqu'à la grille noire de la Boucherie. Sans frapper, je poussai la porte de Buch. Pour une fois je n'avais absolument pas réfléchi à ce que j'allais y faire et c'est en entrant que je m'en rendis compte. J'étais sorti des clous, le nez dans le guidon. Depuis ma première nuit avec Bouche dorée je n'arrivais plus à anticiper, à programmer, à prévoir. Je n'avais pas la moindre idée de ce que me réservait cette nuit et ça m'était bien égal. Les notes plaquées sur le saxo qui jusque-là me parvenaient assourdies, emplissaient le vestibule obscur. A tâtons je franchis les quelques mètres qui me séparaient de la salle commune. La porte était entrouverte et le coup d'œil que j'y jetai avant d'entrer suffit à me paralyser. A la table, Fred l'Africain menait une conversation animée avec Langlois, mon chef de service.

Je ne parvenais pas à détacher les yeux de cette image mouvante. Au premier plan les deux compères parlaient par signes, éclatant de rire ensemble dans un mouvement parfaitement coordonné.

Juste derrière eux à gauche de la fenêtre Sophie se tenait assise en tailleur, flottant dans un boubou chamarré. Par l'embrasure de la porte je ne distinguais pas la cuisine ni le saxo, pourtant si présent. Sophie, elle, ne quittait pas des yeux le saxophoniste et paraissait totalement envoûtée par sa musique. Instinctivement je reculai d'un pas. Je ne voyais plus maintenant que Langlois. Il portait sa veste noire en velours côtelé, un jean délavé et une paire de sandales, incongrue un début novembre. Sans me retourner je cherchai la poignée de la porte, dans une minute je serais dehors. Les marches de l'escalier défilèrent devant mes yeux, sans parvenir à effacer l'image de Langlois. J'étais parvenu à la grille sans reprendre mon souffle, il ne me restait plus qu'à la franchir pour traverser le miroir et reprendre pied dans la réalité. Je sentais mes poumons me brûler comme dans les derniers mètres d'une plongée en apnée. Ce n'est qu'en touchant le trottoir que je pus reprendre mon souffle et d'un seul coup, l'image de Langlois disparut. D'un pas rapide je traversai la rue de Ville-d'Avray pour m'engouffrer dans un trou d'ombre à l'abri des hauts murs du cinéma. Un long moment je restai immobile, aux aguets. Confusément je sentais que la présence de Langlois constituait une menace. Plus rien n'avait de cohérence. Je n'étais plus le chasseur, donc j'étais « la cible ». Maintenant quelqu'un parmi eux savait que j'étais un espion, peut-être le savaient-ils tous. Peut-être s'amusaient-ils avec moi depuis des semaines. Je me rappelais tout à coup une séquence prise dans un film dont j'avais oublié le titre. Il s'agissait d'une enquête menée dans une université américaine. Afin de comprendre la personnalité de l'assassin, un juge d'instruction assistait à un test auquel ce dernier avait été soumis. Pour étudier l'impact de la coercition sur l'apprentissage, des médecins avaient conçu ce test : deux personnes tiraient au sort leur rôle, l'une devait être l'élève, l'autre le professeur. L'élève était attaché à une chaise en face du professeur qui le soumettait à des décharges électriques chaque fois qu'il échouait à répéter une longue liste de mots. Les décharges étaient de plus en plus fortes et un scientifique

en blouse blanche intimait au professeur l'ordre de les envoyer. L'élève se tordait de douleur mais le professeur, malgré son trouble car l'élève ne lui avait rien fait, continuait jusqu'à des voltages qui risquaient d'être mortels. Après le premier évanouissement de l'élève, le juge intervenait, scandalisé par l'expérience en cours, et l'universitaire qui l'accompagnait lui expliquait alors que l'élève était un acteur. Que le test devait en réalité déterminer jusqu'à quelle extrémité est capable d'aller quelqu'un soumis à une autorité incontestable, en l'occurrence le scientifique. Au passage l'universitaire faisait remarquer au juge qu'il avait lui-même attendu le premier évanouissement de l'élève pour réagir.

Le professeur, c'était moi. Après avoir étudié jusqu'où je pouvais aller, ils allaient instruire mon procès. Je revoyais les efforts désespérés que faisait le professeur du film pour tenter d'aider sa victime puis pour essayer d'aller à l'encontre des ordres que lui donnait le scientifique. Il se débattait, gueulait, mais sans cesser de pousser plus loin le curseur réglant l'intensité des décharges électriques. Langlois voulait-il lui aussi mettre à jour mes pulsions de mort ? Me pousser jusqu'à pouvoir me prendre en faute, la main dans le sac ? Quand arriverait la fin du test il me capturerait et instruirait un simulacre de procès au plus profond d'une cave humide. On me retrouverait dans le coffre d'une voiture volée. Je dus faire un violent effort sur moi-même pour retrouver mon sang-froid. La plaisanterie avait assez duré. Depuis le début Langlois me manipulait. Il n'avait pu le faire qu'avec la complicité du Vieux. C'est ensemble qu'ils m'avaient jeté dans ce piège. Quels pouvaient être leurs mobiles ? Dans l'ombre du cinéma je sentais le froid se faire plus vif, l'humidité me traversait de part en part. Peut-être que tout cela remontait à mon entrée dans les RG. Très vite j'avais remis en cause le fonctionnement des services et nos maigres résultats au regard des services étrangers. Eux n'hésitaient pas à aller au contact, à remonter les filières, à tuer l'ennemi dans l'œuf. C'est ensuite que l'on m'avait proposé le stage. Tout à coup les choses étaient devenues beaucoup plus sérieuses, j'avais retrouvé d'autres agents

qui voyaient les choses comme moi. Nous avions l'impression d'avoir été choisis, de constituer un corps franc, un commando. Nous écrivions une nouvelle page du renseignement dans notre pays. La formation que nous suivions était inédite et prêtait donc le flanc à la critique, nous ne nous en privions pas. Pour aller vite, j'étais un élève turbulent, ce qui ne suffisait pas à provoquer ma mise à mort. « Mise à mort », ces mots résonnèrent bizarrement dans ma tête. Qui donc mettait ma vie en danger ? Fred l'Africain, Bouche dorée, Richard, Anne et Eddy, Langlois ? Même si tous savaient que j'étais un RG qu'allait-il se passer ? Richard me jetterait un sort Viking ? Je souris en pensant à Weissmuller et allumai une cigarette. Qu'est-ce que Langlois pouvait bien foutre là ?

– Tu as du feu Philippe ?

La voix m'avait fait sursauter, à mes côtés se tenait Richard, le lanceur de runes.

– Eh bien camarade, dit Richard moqueur, tu t'es laissé surprendre, Ken n'éclaire plus le sentier !

– Oui, excuse-moi, approche je vais allumer ta clope.

Richard me laissa allumer sa cigarette et se mit à fumer.

Un silence s'établit, qui n'avait rien de pesant. Richard ne semblait pas attendre une explication, nous aurions aussi bien pu être attablés dans la cuisine du 25. Il émanait de lui un calme qui me fit du bien. Peut-être avais-je été le jouet de mon imagination, aucun complot n'était ourdi rue des Caves, Langlois y avait des amis. Peut-être même vivait-il au milieu de ces jeunes gens originaux. Rien de ce que j'avais vu ou entendu jusqu'à présent ne justifiait ma peur.

Au bout d'un long moment Richard s'adressa à moi.

– La rue des Caves est comme une auberge espagnole, on y trouve ce que l'on y apporte. C'est un des très rares endroits où, quel que soit ton rêve, il peut se parer des atours de la réalité. Tu l'as toi-même constaté.

– Oui, peut-être.

– Qu'attends-tu ?

– De comprendre ce qu’est la liberté.  
– Tu ne l’as pas trouvée ?  
– Si, peut-être, Annette est libre, toi tu l’es.  
– Nous ne le sommes que dans ton rêve.  
– J’ai vu quelqu’un chez Buch, tu le connais ? Il porte une veste de velours noir, les cheveux mi-longs et des sandales, même en plein hiver.

– Oui, c’est François. Le photographe du quartier. Il a exposé l’été dernier à l’*Éléphant rose*, le bar « gay » qui fonctionne avec le cinéma *L’Entrepôt* dans le 19<sup>e</sup>.

Le silence se réinstalla entre nous. François Langlois, le photographe attiré du quartier, inspecteur des RG, spécialiste des mouvements communautaires. Il devait vivre au 7 ou au 12, tranquillement, en bon père de famille. Quelle meilleure façon d’être en phase avec sa spécialité que de vivre dans un squat ?

– La liberté te fait peur ? Richard parlait avec une voix lointaine, qui aurait pu venir du fond d’un rêve.

– Non, ce qui me fait peur c’est que j’ai la tête pleine de jeux guerriers et d’in vraisemblables films d’espionnage. C’est mon côté obscur. La liberté, elle est plutôt lumineuse, inaccessible.

– Attends, poursuit Richard, en sortant de sa poche un morceau de craie blanche. Regarde, je vais graver les runes. D’abord Thorn, l’épine. Tout en parlant il traçait un signe sur le mur du cinéma. Une barre horizontale sur laquelle s’appuie une épine en forme de pointe de flèche. C’est l’énergie à l’état pur. Elle représente les forces de l’inconscient humain, la soif de pouvoir et la colère excessive. Rune de protection, elle crée devant toi un puissant mur d’épines prêtes à égratigner, piquer, déchirer. J’ajoute Sigel. Richard traça un éclair qui ressemblait au S utilisé par les SS. Sigel est un symbole de réussite qui peut aussi être utilisé comme force d’attaque. C’est une rune positive, la victoire du bien sur le mal. Et enfin j’ajoute Man. Il fit une croix, comme celle qu’inscrivent les illettrés au bas des documents officiels et prolongea chacune des extrémités par un trait vertical. Man est une rune paradoxale, elle signifie que bien que nous

fassions partie de la famille humaine nous sommes tous seuls avec nous-mêmes dans les instants ultimes de la vie et pendant le voyage vers la mort.

Richard remit la craie dans sa poche et à nouveau le silence s'installa. C'est à ce moment-là que Langlois déboucha du passage et s'avança vers nous. Dissimulés tels que nous l'étions, il ne pouvait pas nous voir, il traversa et bifurqua vers la Grande rue. Ce n'est qu'après qu'il eut franchi le croisement et disparu derrière un immeuble que je pris pied au milieu du trottoir. Les lampadaires éclairaient faiblement la rue de leurs lumières jaunâtres. Richard m'avait rejoint et ensemble nous prîmes Langlois en filature. Il avait juste trente mètres d'avance, la distance réglementaire. Avant d'atteindre la République il prit le petit escalier qui remonte rue des Caves. Lorsque nous débouchâmes à notre tour du passage il était à la hauteur du 12, je pressai le pas, il allait bientôt disparaître dans la courbure de la rue. Richard peinait un peu à me suivre, il boitillait de la jambe gauche. Nous atteignîmes le virage à l'instant où Langlois poussait la porte du 18-22. Quelques instant plus tard une lumière s'alluma au rez-de-chaussée.

– C'est là qu'habite François, dit Richard. Il va falloir que tu y ailles. Avant prends ceci, il me tendit la pierre de Jaspe sanguine. Je pris la pierre et il s'éloigna sans faire plus de bruit qu'une ombre. Il dansait au-dessus des pavés disjoints. Je m'approchai de la porte peinte, qu'un digicode flambant neuf protégeait, composai le sésame, 19-97, et pénétrai dans le passage. La cour était sombre, c'est à peine si je devinais le totem. Sans hésiter j'avançai jusqu'à la porte de l'appartement de Langlois, elle s'ouvrit sans même un grincement. J'étais maintenant dans une véranda donnant de plain-pied sur la cour, c'était une construction légère ajoutée après coup à l'immeuble. Au fond de la pièce derrière une seconde porte vitrée une lumière brillait. Avant que j'aie eu le temps d'atteindre la porte, elle s'ouvrit. Une ombre chinoise s'encadra dans le chambranle, c'était lui.

– Ah, c'est vous Philippe, eh bien entrez. L'ombre s'écarta un peu, dégagant un passage. Je vous sers un verre ?

François Langlois avait un air affable. Celui de quelqu'un qui reçoit un ami de longue date.

– Ça fait longtemps que vous habitez la rue ?

– Oui, ça commence à faire, dit Langlois en sortant deux cannettes de bière d'un vieux frigo. Je suis arrivé en 75, j'ai d'abord habité le 10 puis je suis rentré au 18-22 par l'entremise d'Eddy. Les stages pratiques, rue des Caves, c'est une idée du Vieux, j'étais un peu sceptique au début, mais finalement elle n'est pas mauvaise. Qu'en pensez-vous ?

– Vous habitez le quartier depuis trois ans, vous connaissez tout le monde, rien de plus facile pour vous que d'évaluer la qualité des rapports qui vous sont remis.

– Exactement, vous ne raisonnez pas mal quand vous parvenez à calmer votre imagination. Il ne vous reste plus maintenant qu'à disparaître pour clore ce que le Vieux a décidé d'appeler « l'opération humide ». Nous avons d'autres projets pour vous, ce petit passage rue des Caves vous servira de couverture. Moi je vais suivre les retombées de cette disparition, maintenant c'est votre absence qui va m'être utile.

Langlois sortit de la poche de sa veste sa blague à tabac, roula un bout de carton comme il l'avait fait quelques semaines plus tôt dans le bureau du Vieux. J'aurais juré qu'il m'avait déjà oublié.



## Remerciements

Vous êtes trop nombreux, tapis dans l'ombre de ce livre, pour que je vous nomme tous. Ceux de la rue des Caves d'hier et d'aujourd'hui. Celles et ceux qui n'étaient pas nés en 1977. Ceux qui vivaient d'autres histoires, ailleurs...

Je veux néanmoins nommer Denis Le Parc, le premier cavien, mon ami, qui m'a encouragé à écrire.

Et puis, en toute justice, Alain Détolle, éditeur, qui m'a conseillé de romancer un premier manuscrit (<http://luc.blanchard.free.fr>) qu'il jugeait trop historique.

Je pense aussi à Serge Abiteboul, avec qui j'ai écrit en 2005 *Hirondelles sur le Web* et qui m'a fait découvrir lulu.com, le système d'impression à la demande qu'utilise Studio graph.

Je dois un grand merci à Christophe Roujean, qui m'a fait l'amitié d'éclairer de sa peinture la couverture de ce polar.

Enfin, je remercie Anne-Marie Blanchard, Ségolène Roure et Didier Henry pour avoir relu et corrigé ce livre.

Et pour tout, Véronique.



Cet ouvrage est à commander sur  
[www.lulu.com](http://www.lulu.com)

Achévé d'imprimer en novembre 2009  
par Lulu.com

Dépôt légal : novembre 2009

Éditions Studio graph  
2 rue du docteur Gabriel Ledermann 92310 Sèvres  
[www.studiograph.net](http://www.studiograph.net)

